

MAURICE BEDEL

LE LAURIER
D'APOLLON

nrf

GALLIMARD

Le Laurier d'Apollon

Maurice Bedel



Gallimard, 1936

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

À
MON CHER COMPAGNON
D'ARCADIE,
DE PHOCIDE
ET D'ATTIQUE,

LE PROFESSEUR BENSIS,

*en souvenir
des belles heures
de notre amitié.*

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

[I.](#)
[II.](#)
[III.](#)
[IV.](#)
[V.](#)
[VI.](#)
[VII.](#)
[VIII.](#)
[IX.](#)
[X.](#)
[XI.](#)

I

Je tombai amoureux de Mlle Dupin à l'instant où le bateau qui nous menait en Grèce franchissait le détroit de Messine entre Charybde et Scylla.

Il faisait nuit, une nuit de printemps sans lune et assez molle. Nous étions seuls. Elle était accoudée au bastingage ; je n'osais l'approcher. J'avais vingt-deux ans, elle en paraissait vingt-trois ; j'étais blond, elle était brune ; j'étais bâti en hauteur et en largeur, elle était longue et mince. On disait qu'elle étudiait l'archéologie ; j'étudiais la peinture et je pensais que j'étais déjà très fort. Comme on voit, nos apparences physiques, nos goûts probablement, et sûrement notre sens de la vie, tout nous séparait : c'était plus qu'il n'en fallait pour que je fusse prêt à me jeter à ses pieds et à lui jurer un amour sans limites prévisibles.

Il est vrai que nous naviguions dans les parages les plus dangereux au cœur : des bouffées de parfums nous venaient de la côte de Sicile ; les lumières de Messine, lointaines, clignotantes, semblaient nous convier à d'aimables et galants loisirs. J'étais au centre d'un univers où les hommes vivaient dans des jardins de roses, en se nourrissant d'oranges, en échangeant des propos légers, au son de la musique du *Concert champêtre* de Giorgione.

Il y avait de quoi perdre la tête. Je la perdis.

— Ah ! Mademoiselle, m'écriai-je, quelle belle nuit !

— Oui, dit Mlle Dupin, on pourrait compter les étoiles d'Andromède et de Cassiopée.

Une sotte timidité me retint de lui dire qu'il eût été plus malaisé de compter les battements de mon cœur. J'avais laissé passer l'instant où, par jeu d'allusion, l'amour se dévoile de lui-même. J'essayai de reprendre par morceaux le terrain si gauchement perdu : je fis des phrases sans suite sur l'agrément des voyages, sur le bruissement des vagues contre les flancs du navire. Je disais :

— Ah ! ces parfums... Quels parfums ! Et ces lumières de phares ! Quels phares, quelles lumières !...

Mlle Dupin me répondait d'une voix unie qu'il y avait en effet des parfums dans l'air et que les phares étaient bien utiles à la navigation. Je changeai de tactique, je m'accoudai auprès d'elle et je lui dis sur un ton de discrète curiosité :

— Vous devez porter, Mademoiselle, un prénom en exquise harmonie avec cette nuit sicilienne, un prénom où chantent à la fois les cigales des vergers d'Agrigente et les rossignols des bosquets de Palerme, un prénom...

— Je m'appelle Marie, dit-elle.

— C'est bien ce que je pensais, m'écriai-je. Marie ! Quel nom ! Quelle résonance ! Quels rossignols !

J'attendais qu'elle me fit à son tour des questions sur moi-même, sur mon nom : je lui eusse appris que je m'appelais Jacques ; et tels étaient les transports de mon amour que je ne doutais pas qu'elle ne prononçât ce nom en y mettant au moins l'accent de l'amitié. Mais elle se redressa, elle me fit un petit salut qui, sous un autre ciel, m'eût jeté dans le désespoir et elle s'éloigna en me laissant en tête à tête avec le vide d'une nuit tout à coup dépeuplée de chimères.

Je dormis mal.

Je ne la revis, le lendemain, qu'à l'heure du déjeuner. De ma table à la sienne, par un étroit sentier d'épaules, de nuques et de mentons, mon regard cheminait jusqu'au sien. J'affectais de ne pas manger, je repoussais les plats que l'on m'offrait : c'était lui peindre que j'avais le cœur serré et la gorge étranglée, que je tenais pour vaines les grossières nourritures du corps, que je vivais d'eau claire, en un mot que j'étais amoureux.

L'après-midi, je la rencontrai sur le pont.

— Vous devriez prendre du *mother sill* et vous étendre sur votre couchette, me dit-elle avec un air de compassion.

— Mais...

— Oui, oui, j'ai bien remarqué que vous ne mangiez pas, et vous êtes un peu pâle.

Au lieu de me récrier, je soupirais, je jetais vers elle des regards de détresse. Je ne trouvais pas de mots pour lui faire entendre que j'avais éloigné de mon assiette les nouilles à l'italienne et le pilaf de volaille parce que j'étais amoureux d'elle.

La journée se passa pour moi en alternatives d'espoir et d'inquiétude. Tantôt elle me marquait une sollicitude dont je ne savais point si elle s'adressait à mon estomac ou à mon cœur ; tantôt elle se donnait si entièrement à la lecture que je pouvais passer vingt fois devant elle sans qu'elle levât les yeux sur moi.

Enfin, le crépuscule me rendit mon audace. Nous approchions du golfe de Patras ; les monts d'Acarnanie dessinaient sur le fond du ciel un décor très favorable à une déclaration d'amour. Elle était étendue sur un fauteuil de sangle et par hasard elle tenait fermé le livre qui l'occupait depuis un long moment. Je compris que mon heure était venue. Ô douceur d'un premier aveu ! Les paupières me battaient, les oreilles me bourdonnaient ; une fine sueur, comme une rosée d'amour, me venait aux tempes et à la paume des mains. Je m'assis auprès d'elle.

— Voilà un livre heureux, dis-je. Il a fermé ses pages, il dort sur vos genoux.

— C'est la *Griechische Mythologie* de Preller-Robert. dit-elle, L'avez-vous lue ?

Je lui répondis d'un trait que je serais mal venu de donner mon temps aux dieux des mythes antiques quand le hasard d'un voyage me mettait sur la route d'une jeune mortelle plus belle que les déesses de la fable. J'étais ému, heureux, détendu ; ma déclaration était faite.

— Quoi, dit Mlle Dupin, vous parlez ainsi et vous allez en Grèce ! Mais, Monsieur, la Grèce est le pays des dieux et, pour votre mortelle, j'ai regret

de vous dire qu'elle ne saurait l'emporter sur Aphrodite et même sur Athéna.

Cette demoiselle, que j'avais vue si froide sous la caresse des parfums de la Sicile, s'échauffait extraordinairement à m'entretenir des temps morts de la mythologie. Elle me parlait des dieux, des nymphes, des héros, au présent. Elle disait : « Voyez cette vallée là-bas qui se perd entre deux montagnes : c'est l'heure où Aristée, fils d'Apollon et de Cyrène, y rassemble ses moutons pour les conduire à l'étable. » Elle paraissait en familiarité avec les gens de l'Olympe ; elle prononçait leurs noms comme nous faisons ceux des grands hommes de notre temps, Gandhi, Roosevelt, Atatürk. Je compris que son érudition d'archéologue formait avec son jugement naturel un mélange singulier où se confondaient la fable et la réalité, le symbole et l'objet. Et je craignis pour mon amour, car je n'étais ni dieu, ni héros.

Je simulai aussitôt de m'intéresser à ses contes, je faisais des exclamations : « Non !... Vraiment ?... Ah, ah ! c'est merveilleux ! » À la vérité, je m'efforçais de donner à ma voix un ton de caresse et de prononcer cette suite de mots amorphes du même accent que je me fusse écrié : « Oui, vous êtes belle... Vous me plaisez... Je vous aime. » Mais il ne me parut pas que Mlle Dupin y prît garde. Il était trop clair que sa passion de mythologue et d'archéologue l'entraînait sur un chemin où il n'y avait point de place pour moi. D'ailleurs elle demeurait indifférente aux brèves allusions que je faisais à ma peinture : qu'elle s'arrêtât un instant pour reprendre souffle, que j'en profitasse pour glisser entre deux phrases de son discours un mot sur mes pinceaux, rien ne la distrayait de la ligne de sa pensée toute tendue vers la Grèce antique, ses dieux et ses monuments.

Je tentai de l'en écarter en la questionnant sur ses travaux et, partant sur elle-même. Elle m'apprit qu'elle venait de Poitiers, qu'elle était licenciée ès lettres, licenciée ès sciences, boursière de faculté, qu'elle préparait une thèse sur la *Flore mythologique* et qu'elle se rendait à Delphes pour étudier sur place le laurier d'Apollon.

— À Delphes ! m'écriai-je, c'est comme moi.

J'allais moi-même en Grèce pour travailler. Où que ce fût, peu m'importait. Mais, depuis la veille, je ne pouvais songer que ce pût être

ailleurs que là où irait cette inconnue.

— À Delphes ! répétais-je. Quel hasard ! Quelle curieuse rencontre !

Au ton égal de sa voix, je compris qu'il fallait d'autres surprises pour émouvoir une demoiselle que sollicitait l'étude du laurier d'Apollon. Elle poursuivait son récit, me contait comment son maître vénéré, M. le professeur Thomas, l'avait accompagnée au quai de la gare de Poitiers et comment il l'avait mise sous la protection des dieux par une sorte d'invocation qui laissa stupides les parents et amis qui l'entouraient : « Ma chère enfant, avait-il dit, que le fils de Zeus et de Maia, Hermès aux pieds ailés, vous accompagne et vous guide ! » Au dieu des voyageurs, M. le professeur avait bientôt ajouté Poseidon, afin que la mer fût favorable à la navigatrice, Asclépios pour que la maladie s'éloignât d'elle, Apollon pour qu'il lui dispensât le soleil, qu'il détournât les serpents de ses chemins et qu'il éclairât son travail, enfin divers petits dieux toujours utiles à avoir sous la main quand on franchit de pareilles distances.

— Et vous, Monsieur, me dit-elle, qu'allez-vous faire en Grèce ?

— Eh bien, lui répondis-je, heu... je suis peintre... Je...

— Vous êtes peintre ? fit-elle avec étonnement. Ah ! vous allez peindre sur nature Byblis à l'instant où les Naïades la changent en fontaine, Adonis partant pour sa funeste chasse.

— C'est-à-dire, avançai-je timidement, que je suis assez tenté par les paysages, les montagnes, les villages, enfin la vraie Grèce.

— Oui, oui, dit-elle, par ces bois où l'on voit Artémis volant sur son char attelé de biches, par ces vallées d'Arcadie, par ce mont Cyllène où Pan surveille ses génisses...

Elle parlait comme sa *Griechische Mythologie*. Mais je l'aimais et je devenais mythologue avec elle.

« La Grèce ? me disais-je, bien sûr, c'est cela : ce sont ces prairies, ces collines, peintes par Carrache, Poussin, Prud'hon, avec des Éros vainqueurs de Pan, des Psyché enlevées par les Zéphires... »

Quoique je fusse de l'école de Dufy, que la seule idée de peinture académique me fît sourire du coin de la bouche, j'étais tout près de voir la Grèce à la façon d'un logiste des Beaux-Arts. J'écoutais passionnément ma

voisine, c'est-à-dire que j'accueillais avec passion des mots, des phrases, qui faussaient mon jugement ; je les assimilais, ils s'installaient en moi ; puis en suivant le fil de mes nerfs ils me venaient aux lèvres et je disais : « Oui, je peindrai Pan surveillant ses génisses. » Tels sont les sortilèges de l'amour.

Cependant, le bateau avançait dans la nuit sur les eaux d'encre du golfe de Corinthe. Je m'abandonnais déjà aux délices du voyage de Delphes.

— Quand nous serons à Delphes, disais-je...

— Allez-vous donc aussi à Delphes ? fit Mlle Dupin sur le ton de la surprise.

— Mais...

— Vous peindrez donc Apollon dans sa gloire, trônant sur l'omphale au centre du monde, la lyre d'une main, le laurier de l'autre.

— Oui, dis-je, je le peindrai.

— Vous aurez de grandes joies...

— Oui, oui, ah !...

J'allais lui donner à entendre que ces joies-là dépendaient d'elle plus que d'Apollon, quand elle se leva et disparut vivement. C'était sa façon.

Je dormis plus mal encore que la nuit précédente.

II

Le lendemain, nous étions au Pirée. Mlle Dupin — Marie, comme déjà je la nommais en moi-même — se tenait pâle, muette, à la coupée du bateau ; elle poussait des soupirs, elle détournait les yeux du spectacle animé du port et des quais ; elle était sur le pont quand les autres voyageurs depuis longtemps avaient gagné les bâtiments de la douane. Je ne tenais pas d'impatience : la Grèce était là, j'en entendais la voix, j'en sentais l'odeur ; mille bruits de klaxons, de moteurs, me venaient aux oreilles ; je humais le parfum de friture que la brise nous apportait.

— Eh bien, dis-je à Marie Dupin, il faut descendre.

— Vous croyez ? dit-elle.

Nous rejoignîmes sur le quai les porteurs de nos bagages.

— Ah ! murmurait Marie, ce n'est pas la Grèce.

Elle demeurait sur place ; elle semblait désespérée. Elle trouvait, cela était évident, que la Grèce qui s'offrait à notre vue manquait de dieux, non pas qu'elle se flattât d'être accueillie par quelque déesse athénienne suivie d'un cortège de jeunes filles, mais je devinais qu'elle eût aimé que son regard se posât sur quelque débris de colonne couronné d'acanthé ou quelque statue sans tête bien drapée dans son marbre. Rien n'était plus loin de cette attente que le spectacle qui nous frappait. À peine avions-nous touché le sol de la Grèce éternelle que nous fûmes entourés d'une foule de petits hommes bruns, coiffés d'une casquette beige tirant sur le rose, chaussés de souliers d'un jaune canari, et qui nous voulaient vendre à tout prix des timbres-poste périmés. Ils développaient sous nos yeux des

feuilletés ornés de vignettes où l'on voyait Hermès chapeauté du pétase thessalien, Hermès portant sur son bras une âme ayant les apparences d'un enfant nu ou encore Hermès ajustant les lacets de sa talonnière ailée. D'autres petits hommes, à tête beige et à pieds jaunes, nous offraient des éponges, des chapelets d'ambre, des poupées, des babouches à pompon et des colifichets de toute sorte. J'étais à la joie : je brûlais d'ouvrir ma boîte, de sortir mes pinceaux.

Marie s'assit sur une borne d'amarrage et ouvrit un volume qu'elle tenait sous son bras : c'était un de ces guides du voyageur, tels qu'on en a fait sur les provinces de France, sur mon pays de Touraine, tout pleins de choses mortes, d'églises du XI^e, de donjons du XII^e, de poteries gallo-romaines, sans un parfum des champs, sans le moindre trait de mœurs, comme si les pays décrits étaient privés de rossignols, de fontaines et de haies vives, comme si les villages, autour de leur église du XI^e, étaient sans auberge, sans épicier, et que les coqs y fussent sans voix.

Je regardais Marie. Elle se levait, tournait la tête de tous côtés, s'asseyait, reprenait la lecture de son livre ; je ne doutais pas qu'elle ne cherchât les traces des Longs-Murs élevés par Périclès, de la skeuothèque construite par Lycurgue, tout ce qui lui était promis par les ouvrages dont ses valises étaient pleines. En vain, fouillait-elle des yeux un amas de constructions où eussent dû apparaître le mur de Conon et le sanctuaire d'Asclépios ; elle ne voyait rien d'autre que des maisons à crépi rose et à toits de tuiles rondes avec des balcons où séchaient des linges de lessive.

— Hélas ! me dit-elle, lave-t-on son linge au pays des dieux ? Le met-on à sécher sur des ficelles ?

— Mais oui, dis-je, et voyez cette danse légère des camisoles dans le vent, ces chemises de couleur gonflées comme des baudruches qui se balancent au soleil : c'est un spectacle ravissant.

— Les bas faubourgs de Poitiers, dit-elle, offrent le même, chaque jour, à celui qui en est amateur.

Je craignis de heurter ses préférences et, avec elle, je cherchai à situer, entre les cafés et les boutiques de cigarettes qui nous frappaient la vue, le théâtre de Zéa, le temple d'Aphrodite protectrice des marins, longuement et précisément décrits dans l'ouvrage qu'elle feuilletait, comme si le Pirée

n'était fait que de gradins en hémicycle et de colonnes alignées. Le Pirée, à ce que j'en jugeais du point où nous avons pris pied, c'étaient des épiceries, des éventaires de forains, des kiosques à journaux, des cabarets ; c'étaient aussi des cireurs de bottes, des crieurs de gâteaux mêlés à des flâneurs, à des âniers menant leurs bêtes chargées de fleurs éclatantes ; ce n'étaient point des temples et des dieux.

— Monsieur, me dit Marie, il faut nous éloigner de ces mensonges. Tout est simulacre et faux-semblant en ces lieux. Allons chercher la vraie Grèce où elle est ; gagnons Delphes au plus tôt.

Ô lâcheté de l'amour ! Je convins que la vraie Grèce n'était pas ici et que nous devions nous lancer à sa découverte, et gagner d'abord la gare de Larissa d'où le train nous emporterait vers le Parnasse. Je m'informai de cette gare ; les porteurs de nos bagages me répondirent qu'il fallait l'aller chercher à Athènes. Aussitôt dix chauffeurs nous entourent ; ils nous font des discours où ils vantent le confort, la vitesse et les porte-bouquet de leurs voitures ; ils ouvrent et referment les portières, demandent trois cents drachmes, puis deux cent cinquante, puis deux cents. Mais Marie se détournait d'eux.

— Faudra-t-il monter dans ces taxis pour gagner la ville d'Athéna ? me dit-elle. N'y a-t-il pas ici quelque voiture à cheval qui nous mènerait lentement par les voies que foulèrent Alcibiade et Thémistocle ?

Elle s'informa de cette voiture ; on lui jeta en riant que les fiacres avaient depuis longtemps disparu et qu'il fallait venir du fond de l'Achaïe pour croire qu'il y eût des calèches au Pirée. Pendant qu'on lui faisait des plaisanteries sur les voitures tirées par des chevaux, Marie considérait un chantier de construction près duquel allaient des ânes chargés de pierres. Elle appela les ouvriers qui les menaient ; elle leur donna à entendre avec beaucoup de gestes et quelques mots de grec ancien qu'ils lui louassent une demi-douzaine de montures, deux pour les voyageurs, trois ou quatre pour les bagages, et qu'en cet équipage on nous conduisît à la gare de Larissa. Elle retrouvait son sourire, l'allant de sa voix.

— À âne, Monsieur, disait-elle, comme Silène et son cortège !

Les autres l'écoutaient, suivaient des yeux sa mimique ; en un instant, ces maçons eurent compris et, vifs, habiles, ingénieux, débarrassèrent les

animaux des fardeaux qui les chargeaient, fixèrent nos valises sur les bâts au moyen de cordes et de fils de fer, aménagèrent une sorte de selle avec des sacs à chaux vidés et secoués, et le plus jeune d'entre eux, saisissant Marie par la taille, l'assit sur un baudet. On partit. Pour moi, je ne me souciais point de passer pour Silène ; je suivis à pied.

Toutes les alouettes de l'Attique chantaient dans le ciel le plus bleu du monde ; mille tessons de verre et débris de boîtes à conserves, semés sur la terre des dieux, miroitaient à leur chant. C'était le printemps. Il n'y avait pas une motte de poussière qui ne fût couronnée de fumeterres roses, pas un chaudron percé d'où ne s'élevât la hampe d'un asphodèle ; les terrains vagues voyaient, par endroits, les coquelicots l'emporter sur les détritiques qui les semaient à l'ordinaire : la Grèce était en fleur.

— Est-ce beau ! disais-je à Marie.

Elle répondait par une petite moue, elle restait indifférente à cette allégresse du sol, aux tableaux ravissants que composaient les montagnes lointaines touchées par la lumière rose du matin. Nous traversions pourtant de plaisants quartiers ; les demeures des hommes y étaient d'une extrême variété : on eût dit qu'elles exprimaient par l'orientation de leur façade, par la couleur de leur badigeon et l'ornement de leurs fenêtres, les idées mêmes de ceux qui y logeaient. Il y en avait de conventionnelles, d'anarchiques, de désespérées, d'amicales ; certaines étaient épicuriennes avec, devant la porte, un rideau de perles contre les mouches et, sur le rebord de la fenêtre, un pot de basilic contre les moustiques ; d'autres étaient bonnement familiales : des enfants y pleuraient, leur mère les berçait d'une chanson. La plupart étaient flanquées d'un étroit jardin où s'élevait dans la poussière un citronnier riche en fruits, pauvre en feuilles.

Nous pénétrâmes ensuite dans un faubourg dont le spectacle m'enchantait : tout y était construit en voliges légères et en bidons à essence de pétrole. Les bidons dominaient : découpés et aplatis, ils étaient devenus cloisons, toits et parois ; ou bien ils demeuraient à l'état de bidons, emplis de terre et de cailloux, et ils formaient des escaliers, des terrasses. Qu'ils fussent murailles ou toitures, ils étaient badigeonnés d'un lait de chaux qui les eût fait prendre pour des maçonneries et couvertures très ordinaires si l'on n'eût retrouvé sur chacun le nom en relief d'une compagnie américaine de pétrole. Ah, l'aimable cité, si diverse, si fine en son fer-blanc ! Pas un

pavillon qui n'eût son toit garni de bidons de géraniums, de capucines, de belles-de-jour. Des serins chantaient dans des bidons ajourés en façon de cage ; et sur la braise des bidons faits comme des réchauds fumait l'huile de la soupe.

Nous avançons parmi les rires et les cris des enfants dans la poussière soulevée par leurs jeux. Des petites filles aux yeux caressants offraient à Marie un brin de romarin. Des passants lui souriaient ; ils la saluaient de trois mots qui faisaient une agréable musique, douce et presque murmurée, et qui signifiaient, je le sus plus tard, qu'on lui souhaitait une belle journée. Tant de gentillesse finit par la tirer de son silence.

— Il faut croire, me dit-elle, qu'il y a deux Athènes : celle des professeurs qui est en marbre et celle-ci qui est en fer-blanc.

— Imaginez, dis-je, ce qu'un peuple ordinaire eût fait de ces boîtes à pétrole. Ici, quelle fantaisie ! Quelle ingéniosité !

Elle soupirait moins : le gentil peuple qui l'entourait, les allègres maçons qui menaient les ânes, lui faisaient oublier les dieux et les héros. Comme nous atteignons un quartier haut, nous aperçûmes au loin, dominant mille terrasses tendues de linges à sécher, un temple ruineux posé sur une plate-forme rocheuse.

— Ah ! fit Marie en portant la main à son cœur, le Parthénon !

Elle arrêta son âne ; elle avait pâli, sa voix semblait brisée par l'émotion. Moi-même, je ne me tenais pas de trouver à ces ruines une beauté à laquelle les manuels m'avaient mal préparé : rien de froid, rien de pompeux ; une sorte d'aisance aérienne, entre ciel et terre, comme si le marbre s'était allégé, spiritualisé pendant deux mille ans au soleil de l'Attique.

— C'est le Parthénon, répéta Marie. J'en reconnais d'ici l'image que m'en a faite Monsieur Thomas. J'en aperçois les colonnes de dix mètres quarante-trois de haut, d'un mètre quatre-vingt-dix de diamètre à la base, le stylobate de soixante-neuf mètres cinquante et un de long, de trente-six mètres quatre-vingt-six de large... Cher Monsieur Thomas, c'est comme si je vous voyais !

Hélas ! elle voyait son professeur, elle ne me regardait pas.

— J'y reviendrai, dit-elle, je mesurerai pour mon plaisir le stylobate...

— Oui, dis-je, nous y reviendrons. Nous reverrons cette ville claire et vivante, qui bourdonne autour de nous comme un vol d'abeilles.

Nous poursuivîmes notre route. Un des âniers chantait une chanson légère que les gamins reprenaient à sa suite ; des mouches rapides bourdonnaient autour des toits fleuris ; les alouettes, enivrées du miroitement d'un sol jonché de morceaux d'assiettes et d'éclats de bouteilles, emplissaient l'air d'une musique de lumière ; toute une ville chantait sur le passage de Marie.

Après deux heures environ de promenade, nous atteignîmes la gare de Larissa. C'était un bâtiment qui n'avait point cette sotte prétention qu'on voit aux Hauptbahnhof, aux Centraal Station, des villes d'Occident, qui veulent avoir des airs de temple, qui multiplient sur leur façade les festons et les statues, qui ornent leurs intérieurs de bois des îles et de marbres synthétiques comme si les impatients qui les traversent en hâte ou les quelques vagabonds qui viennent s'y chauffer s'attardaient à ces magnificences.

La gare de Larissa n'était point de cette espèce-là. Quoiqu'elle marquât le terme du rail de l'Orient-Express, elle était telle qu'on y pouvait arriver à âne sans que ce spectacle attirât le marchand de journaux hors de son éventaire et le contrôleur loin de son portillon. Point de festons, point d'acajou, mais cet or fin que la poussière d'un sol antique mêlée au soleil de toujours répandait sur les plus pauvres maisons, les plus humbles façades de la Grèce que je découvrais.

Les maçons du Pirée nous firent des adieux sans phrases : ils saluèrent Marie en lui souhaitant un heureux voyage ; ils n'invoquèrent ni Hermès aux pieds légers, ni le dieu des chemins de fer : ils nous souriaient, et c'était plus qu'il n'en fallait pour que nous nous sentissions enveloppés de réussite et de bonne chance.

III

Le train qui nous menait vers le Parnasse était tout en tôle, en fer, en bois, et soufflait de la fumée comme un train très ordinaire ; je n'étais pas fâché d'être, pour quelque temps, débarrassé des dieux et des stylobates que l'amour mêlait à ma vie. Je brûlais de lier connaissance avec des Grecs qui ne fussent pas des porteurs de bagages ou des âniers ; je n'eus que l'embarras du choix : chaque compartiment était occupé par des hommes ; des hommes allaient et venaient sur une sorte de galerie extérieure qui courait le long des wagons : je n'avais jamais vu tant d'hommes réunis dans un même véhicule. Tout ce monde-là s'entretenait d'une voix mesurée et presque murmurante : pas un mouvement de conversation un peu vif, pas un éclat de rire.

Je saluai d'abord les cinq voyageurs qui partageaient notre compartiment et, pour m'informer des limites de la conversation que je désirais mener, je leur dis qu'il faisait beau, que l'air était transparent et que cette transparence-là était célèbre en France sous le nom de « lumière de l'Attique ». Ils me répondirent dans un français un peu plus gratté du gosier et roulé de la langue que le français de Touraine, qu'ils ne doutaient pas que la lumière de France ne fût aussi belle que celle-là.

— Oh ! dit Marie, on ne saurait les comparer entre elles : en France, le soleil est une étoile classée par les astronomes ; ici, le soleil se confond avec Phoibos Apollon, il est un dieu.

Elle ajouta qu'elle ne désespérait pas, après quelques jours d'accoutumance, d'apercevoir le char de ce dieu, attelé des quatre chevaux Pyroïs, Eoïs, Æthon et Phlégon.

Nos compagnons se déclarèrent charmés d'apprendre le nom des chevaux du soleil. Ils nous offrirent des cigarettes fines et délicieuses dont ils faisaient un incessant usage ; car ils fumaient comme nous respirions. Pour moi, tout à l'ivresse d'un premier voyage avec celle que j'aimais, je cherchais à donner à la conversation un tour qui me permît de briller aux yeux de Marie. J'appelais à mon secours mes souvenirs de musées : je multipliais les allusions aux dames grecques qui furent aimées de Zeus, je demandais à ces aimables voyageurs si les dames d'aujourd'hui avaient conservé la beauté qui fit immortelles Europe, Danaé, Io et Lédä. Il ne paraissait pas qu'ils eussent là-dessus une idée bien assise. L'un d'eux m'apprit que Danaé était le nom d'une jeune danseuse récemment engagée aux Folies-Bergère d'Athènes et qu'on ne pouvait dire qu'elle fût d'une beauté dont la réputation s'étendît jusqu'en France ; un autre me demanda d'un ton plaisant s'il y avait encore des druides dans les forêts de mon pays et si les sacrifices humains y étaient en usage. Je lui répondis sur le même ton que nous avons nos druides comme les Grecs avaient leurs pythonisses : dans nos manuels d'histoire. Ces jeux irritaient Marie : elle nous quitta et gagna la galerie extérieure.

— Cette demoiselle, dis-je à mes compagnons, est très forte sur les choses et les gens de la Grèce mythologique ; elle vous apprendrait de quelles plumes étaient faites les ailes de Cupidon et comment Neptune protégeait de la rouille les pointes de son trident. Mais toute sa science ne l'empêche pas d'être ravissante, et vous conviendrez qu'on peut lui céder quelques dieux en échange d'un sourire de son beau visage.

Ces messieurs convinrent que les étrangères qui visitaient la Grèce ne différaient guère de cette demoiselle, qu'elles étaient plus curieuses de temples ruineux que de chapelles debout, de héros fabuleux que de vigneron au travail, mais qu'à la vérité elles méritaient rarement autant que mademoiselle qu'on leur pardonnât un tel aveuglement.

— N'est-ce pas ? m'écriai-je.

— C'est, ajoutaient-ils, que notre passé franchit les mers, les frontières, et qu'il est enseigné de toujours aux enfants du monde entier ; il vit dans les musées, dans l'ornement des jardins publics, dans les expressions mêmes du langage courant. Vous dites : fort comme Hercule, beau comme Adonis ; vos poétesses sont des muses, vos musiciens de village forment des

orphéons ; la plus belle promenade de Paris s'appelle les Champs-Élysées, c'est la quatrième division des Enfers ; un commerce prospère prend le nom d'un fleuve de Phrygie et devient un Pactole ; vos écoles sont des lycées, c'est-à-dire des promenades semblables à celle du bois des Loups, du Lycée, où Aristote enseignait ses élèves ; vos sociétés d'arts, de lettres, de sciences, se comparent au jardin de cet Akademos qui livra Hélène aux Tyndarides irrités. Vous êtes enveloppés de fables ; certaines vous habitent : vos illusions sont des monstres à corps de chèvre, à tête de lion, filles de la Chimère : vos colères sont les Furies acharnées aux Atrides. L'amour...

— Hélas ! dis-je, l'amour n'est pas une fable antique.

— Et pourtant vous parlez de ses flèches comme de celles d'un arbalétrier connu pour la sûreté de son tir.

— Messieurs, sans y croire absolument, je vous dirai qu'on peut en sentir la piqure au moment où l'on s'y attend le moins : un soir, par exemple, dans les parages de la Sicile.

Tout en devisant, mes compagnons allumaient cigarette sur cigarette ; ils fumaient d'une façon qui tenait de la voracité. Quand ils eurent fait encore beaucoup d'allusions à notre inclination pour les Muses et pour Esculape, pour le cheval Pégase, les oiseaux Harpies, le chien Cerbère et le serpent Python, quand ils m'eurent plaisanté sur nos supplices de Tantale, nos boîtes de Pandore, nos tonneaux des Danaïdes et nos cuisses de Jupiter, ils m'assurèrent qu'il y avait une Grèce où les gens avaient des pieds, des mains, un nez et des oreilles comme tout le monde : les chevaux n'y portaient point d'ailes aux épaules ; on pouvait y cueillir la violette dans les bois sans s'exposer à la rencontre d'un chèvre-pied.

— Et, ajoutaient-ils, la vie y est faite d'heures, de jours, de semaines et de mois très actuels, avec ce qui les anime d'ordinaire en tous pays : les cours de la Bourse, les séances du Parlement et les alternatives de république et de monarchie.

Par un mouvement de politesse et pour entretenir la conversation pendant que Marie prenait l'air, je leur demandai s'ils étaient républicains : ils me répondirent d'une seule voix qu'ils appartenaient au parti laïque.

— C'est, dis-je, le parti anticlérical.

— Non, firent-ils, c'est le parti populaire.

— Populaire ? Vous êtes donc des démocrates.

— Tout au contraire, nous sommes des monarchistes.

— Alors, fis-je, vous êtes laïques c'est-à-dire cléricaux, populistes c'est-à-dire royalistes...

— Pardon, nous sommes républicains.

Bien que je m'entretinsse avec des gens dont les ancêtres avaient inventé la logique, je me perdais dans la subtilité de ces réponses. Je compris à la fin que ces messieurs étaient des monarchistes qui, faute de roi, se contentaient de la république, comme l'amateur de grives s'accommode de merles.

— Et, poursuivis-je, votre parti est assez faible, puisqu'il subit un régime qu'il n'accepte pas tout en le reconnaissant.

— Détrompez-vous, dirent-ils, il est le plus fort et il tient le pouvoir. Mais il n'est pas d'accord sur la restauration avec le parti radical.

— Dame ! ces purs démocrates...

— Que dites-vous ? Les radicaux sont monarchistes. Seulement, ils sont eux aussi en difficulté avec le parti de la Libre Opinion.

— Qui est, lui, vraiment républicain, avançai-je à coup sûr.

— C'est le plus royaliste des trois, c'est le parti des purs légitimistes.

Je m'y perdais de nouveau.

« Comment, me disais-je, voilà un pays où les radicaux soutiennent le trône, où les libres penseurs sont intransigeants sur la personne du prétendant, et où la majorité, qui est monarchiste, approuve chaque jour par ses votes les institutions républicaines. On y voit plus clair en France : un socialiste n'y est conservateur qu'à l'instant où ses propres biens sont menacés, et les radicaux n'y sont cléricaux que le jour où ils marient leurs enfants dans les pompes de l'Église. »

— Mais, dis-je, y a-t-il en Grèce des républicains qui ne soient pas monarchistes ?

— Oui, me répondit-on, ce sont les libéraux.

— Les libéraux ? fis-je. Vous voulez dire les partisans des libertés démocratiques ?

— Non, répondirent ces messieurs, les libéraux ne sont point partisans de ces libertés-là.

— Pourtant...

— Ils sont les partisans d'un homme : c'est le même depuis un tiers de siècle ; tantôt il est au pouvoir, tantôt on l'en éloigne, parfois même on l'exile, mais il revient toujours. Quand il gouverne, il le fait en son propre nom, il ne s'appuie que sur lui-même ou sur des gens qui n'ont d'autre étiquette politique que le nom même de cet homme. Comment appelez-vous, Monsieur, un pouvoir qui ne s'exerce que par la volonté d'un seul ?

— C'est, dis-je, la monarchie, ou l'autocratie, ou encore, pour parler un langage d'actualité, la dictature.

— Vous avez dit le mot : les libéraux acceptent et soutiennent un monarque intermittent.

— Si bien, dis-je, que les seuls vrais républicains sont les monarchistes.

— Voilà ! fit le chœur de mes compagnons.

Ils concluaient, mais j'étais loin de l'issue du labyrinthe politique où l'esprit de conversation m'avait engagé et je songeais au fil d'Ariane qui m'eût sorti de là si j'avais cru, comme Marie, au Minotaure et à Thésée.

Pendant ce temps, Marie s'entretenait au balcon du train avec un voyageur, et bien qu'il ne fût ni jeune ni beau, je me sentis soudain mordu par la jalousie. Ce spectacle me tira de l'écheveau verbal où je m'embrouillais ; je laissai mes monarchistes à leurs pensées républicaines et je gagnai le balcon.

— Je vous présente Monsieur le professeur Spyridion Kikis, me dit Marie. Monsieur est philologue et se rend à Delphes pour étudier le dialecte de la Phocide.

M. Kikis m'offrit une cigarette et me demanda quel français je parlais : le populaire, l'archaïque ou le classique ? Je lui répondis que je parlais le français de ma ville natale et que je ne m'embarrassais pas qu'il fût classique ou populaire.

— D'ailleurs, ajoutai-je, mon pays est la Touraine, ma ville est Chinon...

— Chinon ! s'écria le philologue, or ça me dicte comment naquistes en ceste ville qui fust berceau de Rabelais ?

Je m'étonnais que ce spécialiste du langage s'exprimât moins heureusement que mes autres compagnons de route ; il parlait un français chargé de vieilleries et que je comprenais à peine. Il m'expliqua qu'il n'avait jamais quitté la Grèce, qu'il parlait couramment l'anglais et l'italien comme il parlait le français, et qu'il était archaïsant.

— Archaïsant ? fis-je. Je m'en doutais.

J'avais le plus grand mal à entendre le sens de son discours ; Marie me vint en aide. Avec l'agilité merveilleuse qu'elle mettait à saisir le tour scientifique de tout ce qui frappait son entendement, elle avait vite compris que les Grecs étaient divisés sur la langue dans laquelle ils devaient s'exprimer, que cette division datait des guerres d'Indépendance, les uns faisant usage de la langue d'Homère, les autres usant du langage du petit peuple. Elle ajouta que M. le professeur Kikis était de ceux qui tenaient pour l'archaïque contre le populaire, comme le célèbre Mistriotis, comme une foule de ses compatriotes, et que, fidèle à ses principes d'archaïsant, il s'exprimait avec les Français dans la langue mitigée de Froissard et de Montaigne, avec les Anglais dans celle des *Contes* de Geoffrey Chaucer, avec les Italiens comme un Napolitain du temps de Charles d'Anjou.

Pour moi, qui ne goûtais rien tant que la simplicité en toute chose, je tins ce M. Kikis pour un pédant et je ne lui eusse pas donné plus d'attention qu'il ne méritait si Marie ne m'avait appris qu'il se réjouissait de faire route avec nous et de nous guider jusqu'à Delphes.

« Au diable l'importun ! » m'écriai-je en moi-même.

— Messire, me dit-il, je m'esbahis au demourant que vous estes ci venu de la benoïste Touraine : c'est, dict-on, lieu moult parfaict et délectable.

Je le considérais : c'était un petit homme rond de visage, rond d'épaules, avec des hanches en tonneau et des jambes en arceau. Son regard brillait des feux de l'intelligence ; il avait, en parlant, une façon de préciser sa phrase en avançant la main, l'index sur la pointe du pouce, les autres doigts levés, comme s'il la présentait à son interlocuteur. Il se fût exprimé naturellement que je l'eusse supporté ; mais on se lassait vite de l'artifice de son langage. Marie, au contraire, lui posait cent questions sur les origines de la langue grecque, sur la prononciation ancienne et la moderne. Je les entendis disputer d'un problème qu'ils appelaient l'iotacisme, où il me

parut qu'il s'agissait de la voyelle *i* et d'une demi-douzaine de lettres ou de diphtongues qui prenaient en grec moderne la valeur de cet *i*.

Pendant ce temps, le train roulait aux pentes d'une colline fleurie d'asphodèles. Il allait si lentement qu'on recevait par bouffées le parfum des champs, qu'on entendait la stridulation des sauterelles dans les herbes sèches. Je découvrais la Grèce. Quel enchantement des yeux ! Quelle fête pour le nez, pour les oreilles ! Pas de lointains : l'on touchait du doigt les coteaux d'en face, on se piquait à leurs buissons épineux ; si bien qu'on échappait à l'irritant obstacle de la distance et qu'on avait contact avec ce qu'en d'autres climats on n'eût pu atteindre qu'à force de sueur et d'essoufflement.

J'étais à la joie. J'aurais voulu serrer la main de Marie dans la mienne, ou au moins la rencontrer par mégarde sur l'appui du balcon, ou même lui toucher le petit doigt juste le temps qu'il se fit entre nous un échange d'enthousiasme. Un cahot du wagon combla mes désirs : nos épaules se heurtèrent légèrement.

— Le beau pays ! m'écriai-je, l'air y est si léger, si transparent, qu'on se demande comment les mouches y peuvent trouver appui pour leurs ailes.

— Nous sommes en Béotie, dit-elle. Les gens y sont lourds, y ont l'esprit épais.

— En êtes-vous sûre ? dis-je.

— C'est très connu, c'est presque proverbial, on dit : « Borné comme un Béotien. » Les Athéniens font d'eux mille moqueries. « Vous m'objecterez que, pour des Béotiens, Hésiode et Pindare ne manquaient pas de génie poétique ; je vous réfuterai sans peine...

— Je n'objecte rien, je parlais des mouches.

— Pardon, votre silence me contredisait. Eh bien, Monsieur, le père d'Hésiode venait de l'Éolide, le père de Pindare venait de la Doride ; seul, le hasard de la naissance a fait de ces poètes des Béotiens. Vous me direz que Plutarque, né à Chéronée d'un père chéronéen, était un Béotien. Mais peut-on parler de légèreté, de grâce, de finesse, à propos de Plutarque ?

— Non, certes, fis-je avec assurance, car je n'avais sur Plutarque nul jugement préconçu.

— Avouez, poursuivait-elle, que l’auteur de *la Guérison de la colère* et des *Progrès dans la vertu* marque sinon de la lourdeur, du moins un sérieux dans la composition qui va parfois jusqu’à la plus ennuyeuse gravité.

Elle s’exprimait à la façon de mon professeur de lettres du collège de Chinon. Tant de science m’accablait. Je tentais de ramener ses esprits au ravissant spectacle de ces campagnes ; je lui montrais une petite maison blanche entre un mûrier et un cyprès ; je soupirais :

— Heureux ceux qui peuvent y cacher une existence consacrée aux travaux de l’esprit et aux plaisirs de l’amour !

Elle me répondait par des sentences tirées d’Hésiode sur la maison des abeilles et le logement des vaches. Là-dessus, le professeur Kikis jetait quelques vers didactiques où étaient énumérées les semailles du printemps et qu’il nous traduisait dans un français de sa façon :

— Après la froidure hybernale, croïstront légumages et porteront bouquets arbres fruicts.

Je regardais Marie : à mesure qu’elle parlait, ses yeux noirs, levés vers le ciel, semblaient lire page à page les œuvres d’érudition où son savoir s’était formé. La maison que je lui désignais, c’est dans Hésiode qu’elle la voyait ; la lumineuse Béotie que nous traversions, c’est dans je ne sais quels récits des satiriques athéniens qu’elle en cherchait les apparences ; et j’en vins à penser que, depuis le matin, elle n’avait rien vu de moi, rien observé de mes traits, de mon costume, faute de m’avoir découvert dans ses traités d’archéologie, dans sa *Griechische Mythologie* ou même dans les *Vies parallèles* de Plutarque.

Mais elle était belle, et je l’aimais.

Le train s’arrêta un long moment à la gare d’une bourgade assez misérable dont la vue jeta Marie et Spyridion Kikis dans un dialogue où revenaient les noms de Pélopidas et d’Épaminondas. Nous étions à Thèbes. Je craignis que les hasards de la conversation n’amenassent Marie à me questionner sur ces guerriers et qu’elle ne me fit un grief de ne savoir les distinguer que par le nombre de syllabes qui composaient leurs noms.

Avec prudence et de l’air d’un homme qui va chercher son mouchoir dans la poche de son manteau, je quittai le balcon et je gagnai mon compartiment. Je n’étais pas fâché de retrouver des voyageurs qui fissent

bon marché d'Hésiode et d'Épaminondas. Le ton des voix s'était élevé considérablement ; mes royalistes laïques et populistes paraissaient divisés ; tous parlaient à la fois, mais sur cinq qu'ils étaient, trois faisaient en parlant des gestes identiques, leurs visages avaient mêmes plis et même couleur. J'eus l'impression que les deux autres venaient de fonder un nouveau parti politique dont l'un était déjà le chef.

IV

M. Kikis proposa que Marie saluât, en passant, l'oracle d'un certain Trophônios aux pentes du mont Hélicon.

— Trophônios ! Ah ! s'écria Marie, voilà le plus beau jour de ma vie depuis celui où j'ai été reçue bachelière.

Nous quittâmes le train à Livadia. À peine avions-nous pris pied sur la place de la gare que Marie s'informait de la route à suivre pour atteindre l'oracle au plus tôt.

— Avant de prendre mes premières notes pour la *Flore mythologique*, dit-elle, je veux consulter Trophônios. Monsieur, fit-elle en s'adressant à moi, ne m'avez-vous pas conté que vous étiez peintre ? Accompagnez-moi : vous joindrez vos questions aux miennes et peut-être l'oracle vous conseillera-t-il des sujets de tableaux.

Nous n'avions rien mangé depuis le départ du Pirée : j'étais près de défaillir ; je proposai qu'on gagnât d'abord un hôtel et qu'on prît quelque nourriture. M. Kikis me répondit, autant que je pus deviner le sens de son langage — car le mot « kilomètre » n'y pouvait trouver emploi — que le bourg même de Livadia s'élevait à une grande distance de la gare.

— Prenons, dis-je, une voiture ou des ânes.

— Voire, fit l'archaïsant. N'est-ce le mieulx s'informer d'abord ? Je suis d'opinion que conférions de ceste affaire avec cestui-là.

Il interpella le chauffeur d'une curieuse voiture à moteur dont la caisse peinte en jaune pouvait transporter une vingtaine de voyageurs. Il nous apprit que cette diligence assurait le service public de la gare à la ville et

qu'elle nous mènerait à Livadia quand toutes les places en seraient occupées : nous étions trois voyageurs, il en fallait dix-sept encore. Mais Marie était impatiente, le professeur donnait des signes de fatigue, j'avais faim : nous fîmes un prix pour les vingt places, je fus étonné que la somme n'allât point au delà de ce qu'en d'autres pays il nous en eût coûté pour un seul d'entre nous, et je connus ainsi un premier trait de cette modération et de cette honnête mesure du peuple grec, auxquelles nulle de mes lectures ne m'avait préparé. Nous partîmes, après un grand travail de manivelle et plusieurs refus d'allumage. La poussière des vitres ne nous permettait pas d'apercevoir les pentes de l'Hélicon et la caverne où Marie assurait que Trophônios rendait ses oracles. J'en profitai pour résumer les mille traits de finesse et d'alacrité d'esprit que j'avais, depuis le matin, découverts aux Grecs de nos rencontres.

— Ils agissent et ils parlent comme si l'action leur venait naturellement à la fine pointe des doigts, comme si la parole leur naissait à fleur de lèvres ; rien d'apprêté, nulle pédanterie. Il y a de l'air autour de leur pensée, l'air même, sans couleur et sans poids, qui baigne leurs horizons. À la vérité, Mademoiselle, nous voici chez un peuple ailé : c'est un peuple d'abeilles.

Je n'avais pas terminé mon éloge que notre char automobile s'arrêta. Le chauffeur alla soulever le capot ; nous le vîmes ramasser un caillou sur la route, frapper une pièce du moteur à bons coups de ce marteau de fortune ; puis il chercha dans sa poche un bout de ficelle avec lequel il nous sembla qu'il liait un des rouages de la machine ; après quoi, il tourna la manivelle, mit le moteur en marche, et, avant de monter à son siège, il alla cueillir au bord de la route une fleur de pavot et quelques verts épis d'orge qu'il offrit à Marie.

— Cet homme, dit-elle, me traite comme Zeus traita Cérès pour la consoler de l'enlèvement de leur fille Proserpine : il m'offre la fleur de l'oubli pour chasser de ma mémoire le mauvais souvenir de cet arrêt forcé.

M. le professeur Kikis lui prouva savamment que le pavot était aussi le symbole de la fécondité et qu'en lui remettant cette fleur le chauffeur entendait lui souhaiter de nombreux enfants. Je ne laissai point passer une telle occasion de tourner quelques compliments à celle qu'un chauffeur grec honorait ainsi : je fis allusion à la beauté de Marie, au plaisant destin de celui qui serait l'heureux père des enfants promis par le pavot. Il faut croire

que le bruit des vitres de la voiture empêchait Marie de saisir le ton sur lequel tout cela était dit, car elle me regarda sans douceur et me répliqua que c'était mal connaître les jeunes filles de mon temps de les croire occupées de ce genre de fécondité.

— Pour moi, ajouta-t-elle, la science emplit ma vie, elle nourrit mes sens, elle satisfait ma raison ; en un mot, elle comble mes désirs. Et je voudrais, dès ce soir, sacrifier aux muses de l'Hélicon, les dernières curiosités que j'ai encore de ce qui est étranger à la flore mythologique.

J'étais au désespoir. Je songeais à mon exaltation au départ de Marseille, aux vœux de mes amis m'accompagnant au bateau, et que tant de délices escomptées, de plaisirs assurés, m'échappaient par la faute d'une jeune fille qui préférait à l'amour les symboles d'une antique religion.

Nous arrivâmes bientôt à Livadia. Si cette histoire de pavot ne m'avait coupé bras et jambes, j'eusse dansé sur place à la joie de fouler enfin la poussière d'une ville grecque qui ne portât point un de ces noms de bataille dont on avait orné mon jeune cerveau au collège de Chinon. Ce n'était ni Platées, ni Marathon, ni Pharsale ; c'était Livadia, c'était un petit bourg avec des cafés où étaient assis des buveurs d'eau, avec un hôtel de ville où flottait un drapeau bleu tendre coupé d'une croix blanche ; les bruits qui la traversaient ne différaient point de ceux qui frappent le voyageur atteignant L'Isle-Bouchard ou La Ferté-Milon. On entendait la mélodie du travail des hommes : elle est partout la même : le marteau du forgeron faisait sonner l'enclume, la varlope du menuisier levait des copeaux, les enfants répétaient à l'école les règles de la grammaire...

Nous avisâmes un hôtel qui portait le nom de Maison du Sommeil. On nous y offrit à chacun une chambre à quatre lits, à condition que nous prissions à notre compte les couches inoccupées. Nous fûmes, à nous trois, locataires de douze lits.

— Et maintenant, dis-je, mangeons.

M. Kikis m'enseigna qu'une maison où l'on dort n'était pas une maison où l'on mange et que nous allions nous restaurer chez Petros Pandelos aux bords de l'Hercyna.

— L'Hercyna ! dit Marie. C'est une nymphe.

Tandis que nous gagnions l'auberge de Petros Pandelos par un chemin montant entre des maisons couleur d'ocre ou d'azur, Marie nous contait l'histoire de la jeune Hercyna, compagne de Proserpine, et comment cette jeune fille gardant un jour des oies en laissa échapper une qui devint une source par un privilège des oies de ce temps-là.

— La voici, dit-elle comme nous passions un pont jeté sur un torrent.

— Est-ce donc l'oie ? demandai-je.

— C'est la nymphe Hercyna, dit Marie.

— Quoi ? La nymphe était-elle une oie ?

J'étais aux limites de la patience ; la faim et la soif me rendaient furieux ; j'eusse bu la nymphe et mangé l'oie si Marie avait développé son histoire de métamorphose. Devant mon ignorance, elle s'enferma en elle-même, ne dit plus mot, et nous fûmes en quelques minutes chez Petros Pandelos.

— Nous allons faire notre premier repas grec, dis-je à M. Kikis. Recommandez à l'aubergiste l'abondance et la qualité.

L'endroit était ombragé de quatre ou cinq platanes hauts comme le ciel ; la rivière de l'oie coulant à flots rapides entretenait sous leur ombrage un mouvement d'air frais. Nous étions à l'entrée d'une gorge toute pleine du bruit des eaux. Pendant que Spyridion Kikis composait le menu avec l'hôte de ces lieux, Marie avait ouvert un livre fort épais qu'elle avait tiré de ses bagages dès l'arrivée à Livadia et, attentive à la chose imprimée, indifférente aux jeux de la lumière sur les eaux bondissantes, elle laissait passer un instant de beauté.

Je m'approchai d'elle.

— Avez-vous vu, lui dis-je, cette touffe de campanules suspendue, là-haut, à ces roches ? On croirait un morceau de ciel qui s'est détaché et qui est tombé là.

— Ah ! Monsieur, dit-elle sur un ton vif. je suis dans Pausanias, texte de Dindorf, édition Didot.

— Que n'êtes-vous sous les platanes de Petros Pandelos !

Ô révolte, ô colère ! Je frémissais d'indignation auprès de cette aveugle, de cette sourde, qui allait chercher dans un voyageur grec du temps de Marc

Aurèle ce qu'il fallait penser de la chanson des eaux à travers un ravin fleuri de campanules.

— Quoi ! poursuivis-je, quand vous êtes à Poitiers, assise au bord du Clain, est-ce à Jules César que vous demandez de vous expliquer le saut d'une ablette et le parfum des menthes ? Ah ! fermez votre livre, écoutez, regardez... Écoutez, mêlée au bruit des eaux, la rumeur de la Grèce vivante : les maillets d'un moulin à foulon, à cheval sur le torrent, frappent la laine à laver ; des brebis bêlent aux pentes du ravin ; Petros Pandelos, au lieu d'activer ses fourneaux, dispute de politique avec votre ami Spyridion. Regardez ces platanes dont les jeunes feuillages laissent passer des fils de soleil sur lesquels vont et viennent mille mouches ; leur écorce n'est point lisse et dépouillée comme celle des platanes du quai Jeanne-d'Arc à Chinon, elle est craquelée et elle ressemble au cuir de la trompe des vieux éléphants de cirque. Ah ! Mademoiselle, nous tenons la Grèce entre nos mains, nous en sentons battre le cœur contre le nôtre... Et vous lisez Pausanias.

Elle leva vers moi son jeune et grave visage.

— Mais, dit-elle, Pausanias a visité ces lieux et il en a laissé un tableau saisissant. Ce que vous prenez pour des eaux vulgaires, ce sont, Monsieur, les sources sacrées auxquelles buvaient les consultants de l'oracle de Trophônios. Pausanias y a bu ; il s'est purifié en se baignant ici même dans le cours de l'Hercyna. Ah ! que ne puis-je, à son exemple, obéir au rite sacré, pratiquer une à une les cérémonies de purification avant de consulter l'oracle.

Elle se tut. Son esprit s'égarait à évoquer les pratiques singulières que décrivait son Pausanias. L'avouerais-je ? L'air était si doux, l'eau si claire dans les bouillonnements de sa course, que je ne trouvais point si sot qu'une jeune fille songeât à se baigner là.

À ce moment, M. Kikis nous appela.

— Ça, ça, fit-il en son parler saugrenu, ne mangerez-vous point ? Venez goûter le disner et vous rafraîchir.

Nous prîmes place sur une terrasse ombreuse qui dominait le cours de l'Hercyna. En une demi-heure, M. Petros Pandelos avait préparé un repas d'olives noires, de courgettes à l'huile, de fromage blanc et de pain gris, qui

nous furent servis sur quatre soucoupes et que Marie et moi dévorâmes en un instant. Quand nous eûmes vidé les soucoupes, je fis signe à notre hôte de les remplir de nouveau ; il parut étonné que nous eussions faim après une pareille agape, mais son étonnement fut plus grand encore quand je le priai, une troisième fois, de nous apporter des olives et des courgettes ; nous faisons un repas de poupée, il nous prenait pour des ogres.

Marie, qui savait tout, me fit un cours sur la frugalité des Grecs, elle me détailla le menu d'Achille, le régime des athlètes d'Olympie ; elle me donna la recette du brouet spartiate qui était fait de lard, de sang, de sel, de vinaigre et de quelques rogatons de viande.

— Comme j'aurais aimé cette nourriture ! disait-elle. À Delphes, j'en ferai préparer pour mon ordinaire, mais les gens de Phocide en connaissent-ils la recette ?

— Oui, bien sûr, dis-je, mais j'ai soif.

M. Kikis commanda du vin. Je vidai mon verre d'un trait en regardant Marie, à la mode scandinave, en mettant dans mes yeux toutes les douceurs de l'amour. Hélas ! à peine avais-je avalé la dernière gorgée que mes traits se contractèrent sous l'effet d'une affreuse amertume qui me tordait la langue et me levait le cœur, si bien qu'au lieu de sourire à Marie je grimaçais.

— Arrêtez, lui dis-je comme elle portait son verre à ses lèvres, cette boisson est un mélange infernal de goudron et de jus de vigne.

Elle but, malgré mon conseil, à petites gorgées, comme quelqu'un qui se régale.

— Cette boisson est délicieuse, dit-elle. C'est le vin résiné ; les Anciens le buvaient, les dieux aussi. Silène s'en grisait ; et sans lui la pomme de pin qui orne le sceptre de Bacchus n'aurait point de sens ; il faut le boire avec joie. C'est le vin des Bacchanales : buvez, Monsieur, buvez. Et si vous craignez l'ivresse, couronnez-vous de lierre : la feuille de cette plante arrête la raison au seuil de la griserie.

Elle me donnait l'exemple en buvant coup sur coup deux verres de cet affreux mélange. Comme elle n'était pas couronnée de lierre, ses joues prenaient un teint de rose, ses yeux brillaient d'une lumière de gaieté ; le sérieux de son visage s'effaçait sous les mouvements du rire. M. Kikis,

familier des boissons du pays, lui tenait tête ; il claquait la langue en amateur et faisait des mines de gourmet. Pour moi, je puisais dans mon amour un courage désespéré : j’avalais le vin des Bacchanales comme j’eusse fait une drogue, je souriais en forçant mes traits à s’épanouir quand tous les réflexes de la nausée les portaient à se crispier ; je n’en étais pas, depuis trois jours, à une lâcheté près.

— Or ça, à boire ! s’écriait M. Kikis. Cestui vin fouette la soif.

— Ah, ah ! disait Marie en prenant de plus en plus de chaleur dans la voix, Euripide rapporte que les Bacchantes se couronnaient de chêne, de sapin ou de smilax. Je ne vois point de chêne ici ; de sapins, pas davantage. Pourtant il me plairait d’orner mes cheveux de guirlandes bachiques, tandis que je trempe mes lèvres dans cette divine boisson. Venez, Monsieur, allons cueillir des tiges de smilax, Let consultons Trophônios.

Elle franchit en sautant et courant un pont étroit jeté sur la rivière ; elle s’élança sur un sentier grimant ; elle faisait des jeux d’équilibre sur les rochers, elle chantonnait et poussait des petits cris de joie. Elle était une autre Marie. J’aurais aimé la couronner moi-même de ce smilax que je cherchais avec passion sans savoir quelle plante cela était. J’usais de toute espèce de ruses pour l’apprendre. Je m’écriais :

— En voici une touffe là-haut ; la voyez-vous ?

— Où donc ? disait-elle. Je n’aperçois que des euphorbes.

— Non, plus haut.

— Je ne vois pas.

J’avais éliminé une plante, mais pouvais-je espérer d’écarter un à un tous les bouquets des gorges de l’Hercyna ? Je maudissais le printemps grec et cette prétention qu’il avait de fleurir chaque caillou d’un ravin brûlé par le soleil.

— Voyons, faisais-je, les feuilles de smilax sont bien... heu...

— Oui, oui, alternes et distiques, disait, Marie tout d’un trait.

— Et les fleurs sont... comment dirai-je ?

— Bien sûr, comme celles de toutes les liliacées smilacées : diplostémones et isomères.

Je n'étais pas plus avancé. Malgré les vapeurs de sa légère ivresse, Marie n'oubliait rien de l'enseignement botanique qu'elle avait reçu. En sa fraîche beauté, elle m'apparaissait elle-même comme une liliacée, hélas ! diplostémone et isomère, c'est-à-dire très éloignée de moi. Je mesurais mon ignorance : en long, en large, en profondeur, elle était sans limites. Et je désespérais de me faire aimer d'une jeune fille qui l'emportait sur moi de toute la richesse de son savoir.

« Malheureux, me disais-je à moi-même, que faisais-tu à l'âge où l'on se meuble l'esprit des divers ornements de la science, de l'histoire, et surtout de la botanique ? Tu crayonnais dans les marges de tes lexiques les caricatures de tes maîtres ; tu lançais au plafond de la classe des boulettes de papier mâché. Et tu ne sais même pas aujourd'hui distinguer le smilax d'une banale euphorbe. Et tu passes aux plus beaux des yeux pour un ignorant. Et pendant ce temps un Spyridion Kikis obtient de ces yeux-là des regards tout brillants des flammes de la sympathie. Ah ! que n'as-tu écouté ceux qui te faisaient honte de ta paresse ! Que n'as-tu médité, pendant tes heures de piquet, les avertissements de ceux qui te prédisaient le plus sombre destin ! »

Pendant que je m'adressais ces discours, la lumière du crépuscule peu à peu se glissait dans la gorge où nous étions.

— Marchons toujours, disait Marie, si nous ne trouvons point de guirlandes de smilax, du moins arriverons-nous à l'oracle de Trophônios, et nous l'interrogerons.

Nous allions par un sentier difficile, au milieu d'une solitude qui convenait à l'état de mélancolie où cette histoire de smilax m'avait plongé. L'endroit était fait à souhait pour les épanchements du cœur : le murmure du torrent dont nous étions maintenant éloignés, l'apparition d'une première étoile dans le ciel encore clair, la fraîcheur parfumée qui montait du sol, tout m'eût incliné à tirer de ma voix les accents les plus doux, à me laisser aller à des propos caressants et tendrement persuasifs, si je n'eusse craint de me heurter à des accents distiques et à des propos isomères.

— Voici la nuit, dis-je enfin, il serait plus facile de compter les étoiles de Cassiopée que de compter les battements de mon cœur.

— Vous êtes essoufflé, dit Marie. Arrêtons-nous.

— Ce n'est pas de l'essoufflement, dis-je, c'est...

— De la tachycardie, dit Marie.

— Non, fis-je, en baissant la voix, c'est ce silence, cette douce température.

— Quinze degrés environ, dit Marie en agitant la main dans l'air.

— Ce sont, poursuivis-je, ces mystérieux parages...

— Mystérieux ? fit Marie. Mais, Monsieur, orientez-vous : nous arrivons à un redent de l'Hélicon, à l'endroit même où Trophônios rendait ses oracles. Mardonius, gendre de Darius, a foulé ces sentiers, il y a exactement deux mille quatre cent quatorze ans ; Crésus, roi de Lydie, l'y avait précédé ; Pausanias l'y suivit six siècles et demi plus tard. Qu'y a-t-il de mystérieux en ce lieu historique ? Rien n'est plus clair.

Elle cherchait à la lumière des étoiles l'ouverture d'une sorte de caverne où elle affirmait que ce Trophônios tenait bureau de prophétie. Je la voyais, ombre charmante, glissant aux lisières du ciel et de la terre ; elle se baissait, se relevait, tombait à genoux, écartait de grosses pierres. Je tremblais qu'elle ne se blessât ; je mesurais mon amour à la crainte que j'éprouvais qu'elle ne se brisât un doigt, qu'elle ne se meurtrît les chevilles,

— Que lui voulez-vous à ce donneur d'oracles ? lui disais-je.

— Qu'il m'aide à trouver le bonheur.

— Le bonheur ? Et si je vous l'offrais ?

— Quelle témérité ! dit-elle.

Elle me demanda si j'étais homme à l'éclairer sur certaines particularités de la thèse qu'elle préparait, si je connaissais par exemple le détail des daphnéphories, ou processions d'Apollon couronné de laurier, qui se déroulaient à Thèbes, et si j'avais quelque certitude que le genévrier consacré au même Apollon fût le *juniperus phaenicea* quand d'autres soutenaient qu'il s'agissait du genévrier à encens de la Lycie.

— Voilà, Monsieur, dit-elle, la sorte de bonheur que j'attends de vous, puisqu'il ne semble pas que l'introuvable Trophônios m'y soit de quelque secours.

— Comment ? m'écriai-je, est-ce là le bonheur, quand on se promène dans la nuit parfumée à deux mille kilomètres de Poitiers et de Monsieur Thomas, quand on porte sur ses joues les flammes de la résine et du vin, quand il y a 15° au bout de vos doigts, quand on entend l'appel d'un oiseau nocturne auquel un autre répond d'un ton si caressant qu'il semble dire : « Oui... oui... »

— Taisez-vous, dit-elle, c'est le cri d'un asioniné, probablement du hibou brachyote. La chouette d'Athéna était-elle un *asio*, était-elle un *scops* ? Les spécialistes de la faune mythologique ne sont pas d'accord là-dessus. Mais qu'importe ? Avouez, Monsieur, qu'il est bien émouvant d'entendre ululer dans les solitudes de l'Hélicon le symbole de la vigilance de la déesse athénienne.

Il m'apparut que cet oiseau maudit lui rendait d'un coup cette sagesse et cette prudence dont j'avais cru, un court instant, tourner l'obstacle. Il ne s'agissait plus de feuilles distiques et isomères ; il s'agissait d'asioninés et de brachyotes. Ô science ! tu glaces les étoiles, tu sèches les fleurs, tu catalogues les oiseaux, tu dénombre les pierres d'un sol antique. À tout ce qui brille dans le ciel, se meut sur la terre et vole par les airs, tu imposes un état civil de ton seul choix. C'est de l'arbitraire ; c'est un acte affreux de despotisme.

— Mademoiselle, dis-je, cet oiseau n'est ni un *asio*, ni un *scops* ; il a la voix trop douce pour se nommer ainsi. Il est un oiseau sans nom qui chante dans la nuit et qui, sous des étoiles inconnues, invite sa compagne aux plaisirs de la chasse. Il n'est rien d'autre.

— Vous faites l'éloge de l'ignorance, dit-elle.

— Je sauve un instant de beauté du catalogue où vous alliez l'enfermer.

— La beauté d'un instant est dans la connaissance que nous avons des phénomènes qui le composent.

— Vous appelez beauté ce que la raison contrôle. Ah ! Mademoiselle, vous êtes belle et vous m'êtes inconnue ; la raison n'est pour rien dans la beauté que je vous trouve.

Elle eut ce rire un peu retenu de la gorge qui me gelait l'esprit.

— Voilà pourquoi, dit-elle, vous me trouvez belle.

Nous nous étions assis sur une dalle encore tiède de la chaleur du jour. De sa voix mesurée elle me fit une explication de la beauté humaine : comment le sculpteur Polyclète en avait établi les canons deux mille trois cent soixante-quinze ans plus tôt, comment il n'y avait pas de beauté hors de la loi plastique fixée par ce canoniste-là et comment elle-même ne pouvait être belle puisqu'elle n'entrait point dans les canons de Polyclète. Je l'écoutais. Autour de nous la Grèce s'abandonnait aux mystères de la nuit ; les montagnes se mêlaient aux ténèbres, et comme elles manquaient de lumières, elles faisaient de grandes taches noires sur le fond des étoiles.

— Pourtant, dis-je, il y a des choses où le cœur se retrouve quand la raison s'y perd.

— Le cœur ? dit Marie. Qu'entendez-vous par là ?

À ces mots, j'eusse pris la fuite et je crois bien que je n'eusse de ma vie revu cette extraordinaire créature, si au même moment je n'avais reconnu la voix de M. Kikis jetant à tous les échos le nom de Marie et le mien.

— Holà, ho ! criait-il. Ça, où estes-vous ?

Il apparut soufflant et peinant derrière Petros Pandelos qui portait une lanterne.

— Ha ! fit-il, j'étais en grand paour de vous aultres.

— Il est vrai, dis-je, que nous nous égarions dans des voies dangereuses. Mademoiselle cherchait le bonheur dans la possession de la vérité ; j'espérais le trouver dans les illusions du cœur : c'est vous dire que vous arrivez à point.

Nous regagnâmes en file les gorges de l'Hercyna ; Marie se plaignait à Spyridion Kikis d'avoir perdu son temps sur la foi d'Euripide et de Pausanias, qui lui avaient promis l'un les rameaux du smilax, l'autre l'oracle de Trophônios.

— Il aurait fallu, disait-elle, que je préparasse ces recherches-là avec Monsieur Thomas. Il est plus aisé d'étudier l'Hélicon à Poitiers qu'en Grèce : dans les livres on le voit comme si on y était, dans la réalité on ne voit qu'une montagne qui n'est plus du tout l'Hélicon.

Nous arrivâmes à Livadia ; j'étais sans idées, sans désirs ; mon avenir se bornait aux quatre murs d'une chambre d'hôtel ; je n'en demandais pas

davantage au soir d'une journée commencée au chant de l'alouette et qui se terminait aux ululements d'une chouette vigilante.

V

Nous montâmes, le lendemain, dans une diligence à moteur où je retrouvai d'un coup la joie de vivre qui m'était naturelle. Il pouvait y avoir vingt places dans la voiture ; nous étions trente. Il faut croire que les voyageurs assis avaient passé la nuit dans cette caisse à vitres afin d'être assurés d'y voyager commodément, car pour nous qui nous présentâmes une demi-heure avant le départ il ne restait à nous offrir qu'une place assise sur chaque aile et une place debout sur la boîte à accumulateurs du marchepied. Toutefois les choses s'arrangèrent. M. Kikis, ayant fait tirer une petite caisse d'emballage au milieu de la chaussée, monta sur cette tribune et harangua les voyageurs ; il parlait lentement et sans un geste : tout le monde l'écoutait avec une attention extrême ; les boutiquiers voisins étaient accourus, les portefaix occupés à charger le toit de la voiture de ballots, de tonnelets, de matelas et de bidons d'essence, s'étaient arrêtés dans leur besogne. Ils dressaient la tête à l'éloquence du philologue comme le serpent à la flûte du charmeur. Le discours dura un bon quart d'heure ; après quoi, tous les assis se levèrent et se disputèrent l'honneur de nous offrir leur place.

— Quelle gentillesse ! dis-je à Marie. Je n'ai jamais vu les voyageurs des cars de Chinon aller s'asseoir sur les ailes de l'auto pour être gracieux aux étrangers qui visitent la Touraine.

— C'est, dit Marie, que Monsieur Kiki parle la langue de Démosthène.

— C'est aussi, dis-je, que dans ce pays la politesse est naturelle quand elle n'est plus qu'artifice et faux-semblant partout ailleurs.

Nous partîmes. La lumière du matin me mettait le cœur en liesse ; à cause du bleu du ciel et du rose de la poussière des routes, à cause aussi de cette voiture qui nous menait vers l'inconnu, il me semblait que je respirais de l'espoir : espoir que Marie me saisisait tout à coup la main et s'écrierait : « Ah, que je suis heureuse ! » ; espoir qu'il n'y aurait à Delphes nulle trace d'Apollon, de laurier, d'oracle, de Pausanias et de chouette brachyote, que Marie abandonnerait les dieux et s'attacherait aux hommes, à un homme, à moi. En cet état d'alacrité, je souriais à mes voisins, je leur faisais gentil visage pour leur marquer la joie que j'éprouvais à voyager avec eux dans ce plaisant pays qui était leur pays : c'étaient des gendarmes, des bergers, des cultivateurs ; ils portaient sur les traits un air de fière indépendance : leur regard était direct, leur front éclairé de franchise ; nulle apparence de cette fourberie qu'on est en coutume d'attribuer à ceux que l'on appelle, par un tour de pédanterie, les descendants d'Ulysse. Les propos qu'ils tenaient gardaient le ton de la mesure : point d'éclats, point de turbulence ; des gens de fine civilisation.

Et que dire du chauffeur ? Les chauffeurs grecs sont les premiers du monde. Aux jets d'eau bouillante qui jaillissent des radiateurs ils opposent des bouchons d'herbes soigneusement choisies qui, refroidies et assaisonnées d'huile, leur font à l'étape une salade cuite et un repas ; et comme ils sont économes et mesurés selon le génie de leur race, ils éteignent les bougies du moteur quand la voiture a pris de l'élan sur la route, si bien que l'essence n'est point gaspillée, que les bruits d'explosion, d'allumage retardé, de halètement, sont supprimés, et que ces périodes de silence, troublées par le seul mouvement des vitres et les plaintes des ressorts, favorisent la conversation entre les voyageurs.

Je profitais de chacune de ces accalmies pour murmurer à Marie quelque propos qui lui apprît ce que c'était que le cœur. Je lui disais : « Comme nos compagnons sont plaisants ! On se sent porté vers eux par une sympathie toute spontanée où la raison n'a rien à voir. » Elle me répondait : « J'ai compté parmi eux vingt dolichocéphales et trois brachycéphales, d'ailleurs douteux. » — Oui, disais-je, mais avez-vous senti, avant de mesurer leur angle facial, comme ils sont proches des vigneron de chez nous ? Moi, j'ai compté ! parmi eux vingt Chinonais et trois Lochois non douteux. » Là-dessus, le chauffeur donnait un coup de moteur à la voiture, et le vacarme

arrêtait sur les lèvres de Marie l'argument de la science contre le chinonisme des Grecs. Je remarquai que les ondulations de la route que nous suivions étaient assez régulières et que les phases d'explosion et de silence du moteur étaient de même période. J'en tirai le parti que l'on pense : j'arrangeais que mes discours durassent aussi longtemps que les silences de la machine ; à l'instant où Marie répliquait, le tapage reprenait. Je pus enfin parler du cœur, c'est-à-dire de moi-même, sans être interrompu.

— Il n'y a pas, dis-je, deux façons de voyager, de visiter un pays, de connaître un peuple ; il faut y aller à cœur ouvert, l'esprit dégagé des formules imprimées. La vérité sourit aux ignorants : ils voient avec leurs yeux, ils entendent avec leurs oreilles ; ils ne jugent pas avec l'entendement de ceux qui les ont précédés au Pirée, à Athènes ou sur les sentiers de l'Hélicon. Quand l'air sent la friture ils ne vont pas y chercher le parfum d'encens des autels antiques. L'enthousiasme est leur lot, car c'est courir à la déception d'espérer voir de ses yeux ce que les yeux d'un autre ont vu. Les ignorants sont charmés que des quartiers d'Athènes, grands comme trois ou quatre Chinon, soient faits de boîtes à essence de pétrole, parce qu'ils n'ont point lu d'abord qu'Athènes était en marbre. Je vous assure qu'il y a plus de joie sous le ciel de Grèce pour un ignorant que pour dix licenciés.

Je fis deux ou trois discours de cette sorte-là ; Marie les écoutait d'un air dur et, quoi : qu'elle ne répondit pas, je devinais sans peine qu'elle les réfutait mot par mot. Qu'importait ! Je lui parlais de moi : on sait qu'entre tant de plaisirs que dispense l'amour, il n'en est pas de plus grand que de parler de soi à l'être que l'on chérit.

Pendant ce temps, nous étions arrivés à un village appelé Gravia où notre voiture s'arrêta. Le chauffeur renouvela le bouchon d'herbes du radiateur et s'en alla partager avec plusieurs des voyageurs les herbes déjà cuites ; assis à la table d'un café, ils les arrosèrent d'huile et en firent leur déjeuner. Marie avait ouvert un livre et semblait désolée de n'y point trouver la description d'une antique Gravia. Je la laissai à sa désolation, et j'entraînai M. Kikis à la visite du village.

Je fus frappé que les hommes y portassent la jupe, quoique la barbe leur poussât au menton. C'était une jupe un peu plus courte que celles qu'on

avait vues aux dames d'Occident quelques années plus tôt : elle ne dépassait point le genou, ce qui permettait de voir la jarretière et d'admirer le galbe du mollet, tenu dans des chausses blanches d'un effet très élégant. De plus, les pieds de ces enjuponnés étaient pris dans de bas souliers à pompon de soie noire ; leur tête était coiffée d'une petite toque de drap que les plus coquets portaient sur l'œil ; et les manches bouffantes de leur chemise achevaient de leur donner un air de danseuses qui se fussent masquées de moustache et de barbe en l'honneur de quelque dieu sylvain cher à Marie.

— Monsieur le professeur, dis-je à M. Kikis, quels sont ces efféminés qui vont en jupon et en bas blancs par les rues du village ?

— Tout beau, mon ami, dit-il, vous cognoîtrez que ce sont vrais lions et des plus braves.

Il m'apprit que ces porteurs de jupe étaient les petits-fils de cent cinquante patriotes qui, tout chaussés de pompons, tout bouffants des manches et tout enjuponnés qu'ils fussent, avaient, un siècle plus tôt, culbuté, écrasé et haché en menus morceaux plusieurs milliers de Turcs enragés à combattre les libertés grecques.

— Mais, dis-je, les petits-fils n'ont pas de libertés à défendre.

— Ce qui vous induit en ceste opinion, dit-il, est que vous cuidez estre en pays libre.

Il me prouva par un discours tout fleuri de rhétorique que les bergers de Gravia, qui allaient ainsi en jupe et en bas blancs, étaient agrariens, qu'ils défendaient les libertés agrariennes contre la tyrannie républicaine et qu'ils n'avaient pas trop du sang de lion que leurs ancêtres avaient mis dans leurs veines pour livrer, tous les quatre ans, la bataille électorale.

— Est-ce donc, demandai-je, un combat si terrible ?

— Ho, ho ! répondit-il, une horrible escrabbouillade d'opinions.

— D'opinions seulement ? fis-je.

Il s'écria que les batailles d'opinions étaient les seules qui comptassent, les seules qui valussent qu'on prit les armes et qu'on s'entr'égorgeât. Quant à lui, s'il avait livré pour la langue archaïque des combats sans merci, ce n'était rien auprès des pugilats d'idées qu'il menait en périodes d'élections

législatives et même municipales. Il s'animait, il parlait haut. Nous étions arrivés à une place ombragée : des hommes assis devant des petits cafés, où ils ne consumaient rien d'autre que l'air du temps, le considéraient avec une vive curiosité ; ils tendaient l'oreille, leurs yeux suivaient ses gestes ; l'un d'eux s'approcha de nous, les autres se levèrent ; bientôt nous fûmes entourés d'une douzaine de curieux, attirés par la seule voix du professeur, puisqu'il ne semblait pas qu'ils comprissent le français. Il se trouva que, dans le flot de paroles qui passait ses lèvres, M. Kikis jeta le nom du chef d'un parti agrarien. À ce nom, plusieurs des curieux lèvent les bras au ciel, mettent leur langue en action, interpellent M. Kikis ; l'un vient lui parler sous le menton, l'autre lui montre le poing. Dans le calme village, engourdi au soleil de midi, une ardente passion affrontait soudain les hommes. Les maisons d'alentour lançaient par leur porte des impatients qui, de loin, réclamaient qu'on ne fit point de débat avant qu'ils eussent dit leur mot. Telle était l'animation de leurs traits que je comprenais au seul mouvement de leurs narines, de leurs sourcils et de leur menton, l'objet d'une si grande véhémence : le nom que M. Kikis avait prononcé en m'expliquant je ne sais quel tour de la politique grecque avait suffi à enflammer tout un village. Les gesticulateurs le brandissaient à poing levé, le jetaient vers les roches de la montagne où il allait s'écraser sans que l'écho lui redonnât la vie ; d'autres le crachaient au sol, le piétinaient. J'entendais : « Sophianopoulos... Sophianopoulos... » comme si l'on eût demandé raison à M. Kikis de l'existence de ce M. Sophianopoulos. Enfin, dans une accalmie de paroles, le bruit de la trompe de notre voiture parvint à nos oreilles ; on nous appelait. Nous nous dégageâmes, et quand nous fûmes hors de ce cercle véhément :

— À qui en ont-ils, demandai-je, et qui est ce Sophianopoulos ?

M. Kikis me répondit que M. Sophianopoulos était le chef du parti agrarien sophianopouliste, que quelques gens de ce village étaient partisans de M. Mylonas, chef du parti agrarien myloniste, et que sophianopoulistes et mylonistes ne s'aimaient point.

— Ils sont pourtant, dis-je, agrariens les uns et les autres.

— Voire, fit M. Kikis.

Il m'expliqua que les sophianopoulistes, étant partisans de M. Sophianopoulos, étaient très différents des mylonistes qui soutenaient M. Mylonas, puisque les premiers écoutaient M. Sophianopoulos, et les seconds, M. Mylonas ; qu'on ne pouvait être agrarien tout court sans être sophianopouliste ou myloniste ; que les idées des agrariens étaient d'autant moins semblables que les hommes qui les exprimaient différaient par la taille, la couleur du teint, la coupe des cheveux, et surtout par la voix ; que l'un parlait avec force, l'autre avec finesse ; que l'un développait le programme du parti en longues périodes oratoires, l'autre le synthétisait en courtes formules ; et qu'ainsi tout portait l'électeur agrarien à être passionnément pour ou contre M. Sophianopoulos, pour ou contre M. Mylonas.

— Ouf ! dis-je. Courons rejoindre mademoiselle Marie.

Tout en courant, M. Kikis, que la politique occupait autant que la philologie, me prouvait que l'on pouvait être un excellent agrarien, soit que l'on pensât à la façon de M. Sophianopoulos, soit que l'on suivît M. Mylonas, comme les monarchistes de M. Tsaldaris, de M. Théotokis et de M. Metaxas, tout tsaldaristes, métaxistes ou théotokistes qu'ils fussent, étaient de très bons monarchistes...

— Pardon, dis-je, ils sont républicains.

M. Kikis s'arrêta un instant, saisit sa réponse entre son pouce et son index et me l'offrit comme une fleur : je compris qu'il y avait un peu de républicanisme chez les tsaldaristes, très peu chez les métaxistes et pas du tout chez les théotokistes ; que lui-même était monarchiste sans être tout à fait tsaldariste, métaxiste ou théotokiste, et qu'à la vérité il était kikiste.

— Voici Mademoiselle Marie, dis-je. Demandons-lui si elle est républicaine.

Je repris place auprès d'elle et je lui contai comment j'avais vu des hommes vêtus de jupes et de chemises bouffantes, et qui étaient antisophianopoulistes jusqu'à la fureur.

— Et vous, Mademoiselle, lui demandai-je, êtes-vous républicaine ?

— Comme Platon, dit-elle.

— C'est-à-dire, heu...

— C'est-à-dire que dans ma république hommes et femmes reçoivent même éducation, sont égaux devant la loi, ont mêmes obligations envers l'État, occupent les mêmes charges dans la Cité, assument les mêmes devoirs envers la société...

— Allaitent à tour de rôle les enfants, poursuivis-je, préparent également la soupe, font également bouillir la lessive, vont ensemble au feu des batailles et ne se séparent qu'à l'heure où lui, vote pour Sophianopoulos, et elle, pour Mylonas.

— Ah ! dit-elle, vous êtes un rêveur.

Il est bien vrai que je rêvais et que mes rêves me donnaient la force de poursuivre un voyage qui eût rebuté tout autre qu'un rêveur. Je me tus. D'ailleurs, la voiture s'élevait aux pentes du Parnasse dans un bruit de mécanique hostile à l'échange des idées, sans toutefois que cette ferraille fit taire M. Kikis jeté dans une dispute politique avec les occupants de cinq ou six banquettes.

Comme j'étais ignorant, je goûtais d'un libre esprit et d'un cœur sans apprêt les aspects ravissants de la montagne dont nous tournions les flancs. Marie s'écriait que nous montions au Parnasse, que nous nous élevions « par les côtes où Deucalion et sa femme, fuyant les eaux du déluge, avaient couru à perte de souffle afin de sauver l'humanité en se sauvant eux-mêmes. Pour moi, je m'abandonnais à un doux anarchisme géographique, historique et surtout mythologique. Que m'importait que ce Deucalion eût réellement existé, qu'il fût roi de Thessalie et que son déluge fût réduit au seul débordement du fleuve Pénée ! Je ne voulais savoir rien d'autre que ce que mes yeux m'apprenaient : que ce Parnasse, comme tout ce qui m'avait été révélé de la Grèce, participait de la grandeur et de l'équilibre ; qu'il développait les lignes de ses sommets et de ses arêtes avec une aisance dans la majesté qu'on ne connaît qu'aux chefs-d'œuvre faits par la seule nature, et qu'il fallait être une licenciée pour y voir autre chose qu'une belle masse de calcaire fleurie de scabieuses.

Enfin, nous arrivâmes à la ville d'Amphissa et nous eûmes droit à quelque repos, car nous changions de voiture, et à quelques olives noires, car nous avions faim.

Pendant que nous mangions, pendant que Marie contait les massacres et les incendies auxquels Philippe de Macédoine s'était livré en ces lieux agréables, pendant que M. Kikis prenait des notes sur le dialecte phocidien, je tirais un grand plaisir du spectacle d'un photographe ambulant qui se donnait à l'art de son métier à quelques pas de nous. Un homme d'âge et sa femme, dont je ne doutais pas que Marie ne les comparât en elle-même à Philémon et à Baucis, avaient revêtu leurs beaux habits et, sur le seuil de leur maison, s'apprêtaient à la pose. L'homme prenait surtout grand soin que sa moustache eût un air de vaillance ; il la tournait entre ses doigts mouillés de salive, il la dressait jusqu'à ses yeux ; la femme se croisait les mains sur le ventre, dans l'attitude de la modestie. Lui, portait un veston noir dont il avait fleuri d'un coquelicot la boutonnière, et il tenait à la main son chapeau en ayant soin que fût visible la bague qui ornait son petit doigt ; elle, s'était coiffé la tête d'un sombre fichu, et elle rentrait les lèvres dans sa bouche sans dents comme il seyait à une dame à qui les tourments de la vie avaient ôté le goût de sourire.

Comme je me réjouissais que ces êtres simples se fissent photographier devant leur petite maison, entre deux bidons à essence de pétrole plantés de basilic, l'artiste déroula derrière eux une toile peinte de vaste dimension et la fixa à la façade de la maison : on y voyait les colonnes d'un temple prodigieux, des statues de déesses alignées en bel ordre et des colombes volant par le ciel, si bien que le vieillard à la belle moustache et son épouse modeste avaient l'air de se promener sur les parvis des dieux au temps de Périclès.

Toutefois, le photographe omit d'écarter les bidons verdoyants : j'en fus si satisfait que je m'écriai en regardant Marie :

— Il y a des moments où l'on croit au bonheur et que l'impossible est la base même de l'espérance, où l'on pense que les contraires sont faits pour se rapprocher et se confondre, où l'on est sûr que... qu'un artiste, par exemple, et une femme de science ne sont pas aussi éloignés de s'entendre qu'il paraît, puisqu'on a vu des bidons de fer-blanc plantés de basilic décorer le péristyle des temples au temps de Périclès.

Marie m'affirma que le fer-blanc n'était point travaillé en ces temps-là, que le basilic venu de l'Inde avait été introduit en Grèce par les Byzantins, et que ma comparaison portait en elle-même la faiblesse propre à la figure

de rhétorique appelée éphode où l'argument se fonde sur l'insinuation, base mouvante et fragile entre toutes.

Ainsi mes tentatives de bonheur étaient-elles arrêtées. Je m'élançais : mes pieds étaient prisonniers des rets de la grammaire ; je prenais mon vol : mes ailes étaient déplumées par un coup de vent scientifique et je retombais à terre. J'eusse été mal venu de m'en plaindre : je m'offrais délibérément au malheur.

Nous quittâmes bientôt Amphissa. Nous traversions des vergers d'oliviers où paissaient des brebis ; les arbres s'y développaient d'une libre venue ; ils formaient une forêt aux rameaux alourdis d'un feuillage d'argent, tels qu'on n'en voit point aux olivettes de Provence, livrées aux ciseaux des émondeurs.

— Voilà, me dit Marie, des lieux faits pour inspirer un peintre.

— N'est-ce pas ? dis-je. Cette ombre transparente illuminée de marguerites jaunes...

— J'imagine, disait-elle, un tableau où l'on verrait...

— Ces gazons, disais-je, animés par une cueilleuse de fleurs, dont la noire chevelure...

— Cette plaine, poursuivait-elle, livrée aux armées de Philippe à l'époque de la deuxième Guerre sacrée. Vous peindriez d'abord le roi de Macédoine recevant les délégués du Conseil amphictyonique : ensuite, la bataille de Chéronée avec la cavalerie d'Alexandre chargeant le bataillon sacré des Thébains ; enfin, les phalanges de Philippe saccageant ici même les biens des Amphisséens. Ah ! Monsieur, quel triptyque ! Vous pouvez y trouver la gloire.

— Hélas ! dis-je, ce n'est pas ce que je cherche.

Cependant, la voiture s'élevait par des lacets fleuris. J'accrochais mon regard à des rochers dont chaque creux, dont chaque fente portait un bouquet.

« Ces fleurs, me disais-je, sont semblables aux sentiments que j'éprouve pour une fille sans cœur : elles s'attachent à un roc, elles fixent leurs racines à une matière inerte ; et pourtant elles se développent, elles s'épanouissent ;

elles obligent la pierre à renier sa sécheresse, à sourire. Ah ! je forcerai, moi aussi, la froideur de cette créature ravissante.

— Monsieur, me dit Marie en interrompant mon discours intérieur, notre voyage touche à sa fin. Croyez bien que j'ai été très heureuse de vous connaître et que je garderai de notre rencontre le meilleur souvenir.

Elle avait prononcé ces mots du ton d'une compagne de compartiment avec laquelle on a voyagé de Paris à Lyon, qui vous quitte à Perrache et qu'on ne reverra de sa vie. J'étais atterré.

— Mais, m'écriai-je, nous n'allons pas nous séparer. Nous arrivons à Delphes. Quel site ! Quelle grandeur ! Et ces montagnes, et cette gorge ! Et vous, Mademoiselle ! Ah ! tant de beauté, c'est à perdre la tête. Voyez ces aigles qui font des cercles au-dessus des ordures du village. Quels aigles, quels cercles ! Et votre profil sur ce fond de roches grises et roses, quel profil ! Les pierres même fleurissent ici ; elles renient leur sécheresse ; elles sourient. Vous sourirez aussi. Il y a des sentiments qui font sourire les pierres.

— Ah ! Monsieur, taisez-vous, me dit-elle, vous m'empêchez d'entendre en moi-même la phrase admirable de Monsieur Homolle que tout voyageur doit se répéter en arrivant ici : « Le site de Delphes a le mystère, la grandeur et l'effroi du divin. »

Je me tus : c'est ce qui me permit d'entendre, à travers le bruit de la voiture, le chant d'une fauvette perchée sur la fine pointe d'un arbuste en fleur au milieu d'un étroit potager planté de fèves et d'aubergines.

VI

Enfin, j'étais à Delphes ! Quel décor pour mon amour ! Des sentiers glissaient aux pentes de la montagne ; les uns vaguaient entre les orges vertes, les autres se perdaient sous les oliviers. Des fontaines jaillissaient de partout ; on devinait de loin le lieu de leur naissance à l'éclat des fleurs qui leur faisaient une corbeille de bouquets. La plus charmante sourdait goutte à goutte à l'entrée d'un ravin très étroit taillé entre deux hautes murailles rocheuses ; son eau eût pu remplir à la longue une sorte de bassin taillé là dans la roche si les oiseaux des champs voisins n'étaient venus s'y désaltérer à mesure qu'elle coulait.

« J'y reviendrai avec Marie, me disais-je quand je la découvris. Nous nous assiérons sur ces pierres fraîches, nous écouterons murmurer l'eau. »

Dès le premier jour, j'avais ouvert ma boîte à couleurs, sorti mes cartons. Je peignais avec ivresse. Je peignais Delphes ; j'y trouvais cent motifs : c'était la terrasse étroite d'un café avec ses chaises de paille et ses tables de bois ; c'était un agneau éventré, accroché à l'étal du boucher ; c'était la façade bleu tendre de notre hôtel et les lettres noires de son nom : Hôtel Apollon. Tout me plaisait à Delphes, et surtout ces petits cafés où d'aimables Delphiens m'avaient, dès le premier soir, appris à boire le *ouzo*. Fraîche boisson de feu, à travers les opales de ses vapeurs je découvrais tout un jardin de l'esprit grec, les fleurs de la plus fine gaieté, le secret de ces plaisirs de la pensée que mon cerveau d'Occidental percevait d'abord comme à tâtons et qui devaient, par la suite, m'être aussi familiers qu'à un berger de Phocide,

Pendant deux ou trois jours, je me donnai tout à mon travail. Je ne voyais Marie qu'à l'heure des repas. Elle-même passait son temps en un point de la montagne où j'avais remarqué de hautes touffes d'euphorbes que j'eusse aimé peindre, si l'endroit n'eût été semé de débris de marbre, de restes chaotiques, qui lui enlevaient beaucoup de son charme. Je m'en tenais donc à Delphes, à ses étroits potagers en terrasses où s'élevaient de jeunes plants de tomates, à ses habitants dont les gentilles façons me plaisaient.

Et je piquais les jalons des chemins sentimentaux par où j'amènerais Marie à l'amour. J'avais observé que les matins de Delphes disposaient à des échanges de pensées qu'il serait aisé d'orienter vers d'amoureux débats. C'était l'instant où les coucous se répondaient d'un olivier à l'autre, indifférents aux aigles qui tournaient en rond dans le ciel sans nuages ; on entendait les cloches des troupeaux perdus dans les éboulis de la montagne ; on se sentait animé des plus purs et des plus tendres desseins. J'entraînerais Marie à travers les orges vertes ; je la tiendrais par la main ; je ferais en sorte que nous eussions à franchir l'obstacle de quelque rocher qui l'obligeât à me demander aide et secours : je la saisirais par la taille, je la soutiendrais, je la porterais ; déjà je sentais dans mes bras le cher poids de son corps, je devinais le mouvement de son cou quand, tournant vers moi son visage soudain adouci et souriant, elle murmurerait mon nom. Et dans le demi-délire où me jetait la certitude que je touchais à mon bonheur, je répondais à voix haute : « Marie... Marie... »

Ainsi vagabondaient mes espérances par les sentiers du mont Parnasse.

Le dirai-je ? Je souffrais de n'avoir point de confident. Spyridion Kikis nous avait quittés pour s'installer à quelques kilomètres de là, au village d'Arakhova, afin, nous avait-il confié, « de mieulx gouter la jucondité du vieil parler phocidien. » Le cafetier et ses clients ne m'eussent été d'aucun secours dans une affaire sentimentale où le *ouzo* seul pouvait jouer, par intermittences, le rôle de consolateur. Les femmes de chambre même de l'hôtel Apollon étaient des phocidiennes qui n'entendaient pas un mot de français et que mes tourments eussent surprises plutôt qu'apitoyées.

Le troisième jour que j'étais à Delphes, comme je regagnais l'hôtel à l'heure du déjeuner, j'aperçus Marie dans la compagnie d'un inconnu avec lequel elle s'entretenait vivement.

— Monsieur, me dit-elle, je vous présente Monsieur Laclos, ancien membre de l'École d'Athènes.

« Ah ! me dis-je, je suis perdu. »

Ce Laclos me parut beaucoup trop agréable : c'était un homme jeune, d'aspect désinvolte, d'allure dégagée, dont je remarquai tout de suite que le front était clair, le regard direct et le sourire très fin. Je songeai qu'un archéologue doué de cette grâce l'emporterait sur moi dans le cœur de Marie sans que j'eusse à lutter. Ce n'était pas que je lui fusse inférieur par la taille ou par la finesse des traits ; je puis le dire sans vanité : nous nous valions. Mais sa science lui donnait tous les avantages.

« Parbleu, me disais-je, ils iront passer des heures dans ces champs de marbres brisés où les euphorbes sont si belles. Il lui parlera d'Apollon, de son laurier. Ils effeuilleront ensemble des fleurs mythologiques ; ils découvriront le smilax, il l'en couronnera... Ah ! je suis perdu. »

Pendant que je me livrais à ces propos du désespoir, Laclos multipliait autour de Marie tous les manèges de la séduction. Il lui disait que le soleil était chaud, l'ombre fraîche, que l'heure du déjeuner approchait, qu'il avait faim, qu'il avait soif... que sais-je ? Il savait user de ces petits riens qui établissent la familiarité entre les inconnus ; le tout sur le ton d'un ami de longue date. Je le détestais.

Quand nous eûmes pénétré dans la salle à manger, il demanda à partager notre table.

— C'est que... murmurai-je.

— Oui, oui, dit-il, elle n'est pas grande. Mais qu'à cela ne tienne : nous allons la jumeler avec une autre.

En un instant, il eut saisi la table voisine, il l'eut placée bord à bord avec la nôtre, tandis que la servante ajoutait deux couverts,

« Deux couverts ? me dis-je. Il va inviter un autre importun. »

Nous nous assîmes à l'écart de la table, comme des gens qui attendent un convive attardé. Laclos me comblait de gracieusetés : il me posait des questions sur ma peinture, m'assurait qu'il ne goûtait que l'art vivant, celui qui se jouait de l'académisme et du conformisme d'école. Comme ses faveurs allaient aux maîtres que j'aimais, mon aversion pour lui se trouvait

désemparée ; et comme il insistait, je me fis le champion des idées classiques pour la joie de combattre cet adversaire qui prenait ses armes dans mon propre arsenal.

— Tout n'est pas à rejeter, lui dis-je, dans les leçons de l'académie. Il y a du bon dans l'enseignement des David, des Prud'hon...

— Prud'hon ! dit Marie, je ne connais pas de plus grand artiste. Celui qui a peint *Diane implorant Jupiter, Andromaque pleurant sur le sort d'Astyanax*, voilà un homme qui sait peindre.

— Prud'hon ! fis-je à mon tour, à la vérité, voilà un homme qui sait peindre.

Je brûlais mes idoles ; j'adorais les dieux de Marie : ainsi je l'emportais sur Laclos.

— Je vous avoue, poursuivis-je en regardant Marie, que, depuis quelques jours, je médite une vaste composition où l'on verrait Apollon, couronné de laurier, recevant des mains de l'Archéologie un bouquet fait de toutes les fleurs chères aux dieux et aux déesses.

— Ce sera ravissant, dit Marie.

— Je ne trouve pas, fit Laclos. D'ailleurs, voici ma femme qui vous dira ce qu'elle pense de la peinture allégorique, car elle est peintre elle-même.

— Votre femme ! m'écriai-je. Ah ! Monsieur, vous êtes donc marié ? Comme cela vous va bien ! Comme vous avez raison ! Et, ajoutai-je en m'inclinant devant sa jeune femme, quelle charmante Madame Laclos !

Laclos expliqua à sa femme que je mettais la peinture académique bien au-dessus de la moderne, que je préparais une *Archéologie couronnant Apollon* et que j'étais venu à Delphes dans le dessein de travailler à cette toile.

— C'est-à-dire, balbutiai-je, que... enfin...

J'arrangeai comme je pus que j'aimais l'académisme quand je me mettais à table, que c'était une façon de m'exciter l'appétit, car rien n'ouvrait l'estomac comme de saluer la mémoire de ceux qu'on aurait aimé dévorer de leur vivant après les avoir cuits à petit feu. Je cherchais à ne plus déplaire à Laclos tout en continuant à plaire académiquement à Marie ; la manœuvre n'était pas simple ; je m'y embrouillais, je m'y perdais ; j'avais

chaud. Par bonheur, Marie ne m'écoutait pas et contait à Mme Laclos comment ses recherches sur le laurier d'Apollon avaient fait en trois jours de si grands progrès qu'elle ne désespérait pas de leur consacrer environ trois cents pages de sa thèse.

— Est-ce donc qu'il y a des lauriers sur les pentes du Parnasse ? demandait Mme Laclos.

— Non, disait Marie, mais j'ai la conviction qu'on y célébra le culte d'Apollon daphnéphore.

Je reprenais mes aplombs. J'avouais à Laclos que ces histoires de fleurs mythologiques me laissaient assez froid et qu'au laurier d'Apollon je préférais le moindre pissenlit.

— Mais, dit Laclos, le pissenlit n'exclue pas le laurier. Je vous prouverai sur le terrain qu'il y a plus de beauté dans une touffe de pissenlit poussée entre deux marches du sanctuaire d'Apollon que dans les plus belles roses du plus beau jardin de votre Touraine.

— C'est douteux, dis-je. Et vos marbres brisés, vos escaliers écroulés, ne valent pas les talus de la route de Chinon à Champigny.

Nous menâmes cette aimable dispute pendant une bonne partie du repas. Ce Laclos m'eût fait aimer tout ce que Marie, depuis que nous avions pris pied en Grèce, m'avait fait détester : il avait une façon de parler des dieux comme d'une interprétation esthétique des phénomènes de la nature, qui me semblait venir d'un artiste plus que d'un homme de science. Il ne mesurait pas la longueur de leur nez, la hauteur de leur front ; il ne disait pas d'eux que le marbre dont ils étaient faits était un carbonate de chaux du système triasique de l'ère secondaire. Plus je l'écoutais, mieux je mesurais les écarts spirituels qui me séparaient de Marie. L'élève de M. Thomas m'apparaissait comme une catalogueuse qui numérotait les dieux, qui expliquait par $a + b$ leurs attributs floraux et qui trouvait la matière de trois cents pages de texte dans la feuille d'un arbuste très ordinaire. Je ne me lassais pourtant pas de l'admirer dans la grâce de ses façons, dans la musique de sa voix. Parfois dans son regard dur passait comme une tentative de douceur. Cher regard, chère tentative ! Ce furtif instant d'espérance me jetait dans une liesse où je me retrouvais volubile à mon ordinaire, étourdi dans mes propos, tout juste aux limites de l'ivresse verbale. Je m'écriais alors sans apparence de

raison : « Quel beau temps ! Comme les mouches font une jolie musique d'ailes ! Ah ! que j'aime la Grèce, et ses petits cafés, et ses pots de fleur en fer-blanc, et les pissenlits qui poussent entre les marches de ses sanctuaires d'Apollon ! » Ce qui s'entendait : « Comme vous êtes belle ! Comme votre voix fait une jolie musique ! Ah ! que je vous aime, avec vos histoires de dieux, d'oracles, de smilax, et avec votre laurier d'Apollon ! »

À un moment du déjeuner, pendant que Mme Laclos l'entretenait avec gaieté de je ne sais quelle aventure de voyage, je la vis qui jouait d'un doigt distrait avec une des marguerites qui formaient le bouquet de la table. Elle touchait légèrement chaque pétale, elle faisait le tour de la corolle ; puis elle passait à une autre marguerite, comme si elle les eût interrogées sur le secret d'un cœur. J'en eus une bouffée d'émoi.

— Beaucoup ? demandai-je d'une voix courte lorsqu'elle fut arrivée au dernier pétale de la dernière fleur.

— Beaucoup ? fit-elle. Non, à peine vingt pétales de moyenne. Mais ce qui me frappe, c'est que je tombe toujours sur un nombre pair : seize, dix-huit, vingt, vingt-deux... Pourtant les composées de la tribu des radiées n'ont point été signalées pour cette particularité : j'en écrirai à Monsieur Trivier, mon professeur de botanique.

Rien ne la pouvait distraire de ses chiffres, de ses classifications, de ses catalogues,

Je passai l'après-midi de ce jour-là en compagnie de Laclos parmi les débris de temples, de portiques et de terrasses où il guidait les coups de pioche et de pelle d'une équipe d'ouvriers.

Au pied d'une muraille de roche fleurie de touffes jaunes et marquée de nids d'aigles, des terre-pleins mêlés d'éboulis, enchevêtrés de ronces, portaient des matériaux de démolition. Nous prîmes, pour nous reconnaître à travers ce chaos, un méchant chemin muletier que Laclos appelait la Voie sacrée : des sortes de marches y étaient taillées dans le roc de telle façon que le pied glissait en s'y posant et qu'on devait y mettre la main pour avancer sans risque de foulure. Laclos me faisait, tout en grim pant et en

soufflant, de fabuleux tableaux des amas de décombres que nous rencontrions.

— Voici, disait-il, le Taureau de Corcyre.

— Le taureau ? lui disais-je. Quel taureau ? Je ne vois ici qu'une sauterelle fort occupée à ronger la tige d'un chardon jaune.

Laclos m'expliquait alors que les archéologues possédaient le don de voir ce qui n'était point visible, que l'emplacement d'un monument leur en disait aussi long que le monument dans son entier et que là où il y avait eu un taureau de bronze, au dire de Pausanias...

— Je me défie de Pausanias, murmurai-je.

... Là, ils reconnaissaient sans peine la présence de ce taureau.

C'est ainsi que Laclos me désignait du doigt les Sept Chefs et les Sept Épigones d'Argos en un point de cette Voie sacrée où mon regard ne découvrait rien d'autre qu'un mauvais appareil de moellons fleuri de coquelicots ; c'est ainsi qu'il me montrait les seize statues. de rois, de dieux et de héros de l'ex-voto offert par les Athéniens en souvenir de Miltiade, là où quelques graminées agitaient leurs plumets au vent de la vallée. Il était très fort.

— Mais, lui disais-je, faites-moi plutôt un tableau de ce que nous voyons. Vous avez, Monsieur, le don de la parole. Décrivez-moi proprement ces ruines. Dites-moi que les jeux de la lumière sur les rondeurs de ce fût couché dans l'herbe rappellent la chair dorée de la Vénus Anadyomène peinte par Raphaël ; dites-moi que cette Voie sacrée que nous escaladons des pieds et des mains sent la camomille des champs et que les chèvres qui s'y promènent ont un bon air de chèvres de Phocide qu'on ne voit pas aux biques de chez nous. Pourquoi les négliger ? Pourquoi me parlez-vous d'un taureau illusoire quand ce site admirable est animé par ces gracieuses bêtes ? Vous m'affirmez de la voix d'un guide : « Ici s'élevait la statue de l'athlète Phayllos. » Phayllos ? Je l'envoie au diable, chez qui il rejoindra le Trophônios de Mademoiselle Marie. Que m'importe Phayllos ? Ah ! Monsieur, saisissez-moi par l'épaule, secouez-moi, prenez-moi à témoin que, du haut de ces dalles où se dressait votre athlète, la vue sur le ravin du Pleistos est faite pour tirer des larmes d'enthousiasme au voyageur même le plus curieux de vieilles pierres et de flore mythologique.

Laclos se mit à rire de bon cœur.

— Oui bien, dit-il, mais je vais vous tirer des larmes au spectacle de ces vieilles pierres dont vous faites si bon compte.

— Je vous en défie, dis-je en riant à mon tour.

Nous poursuivîmes notre escalade. Je ne me lassais pas de célébrer en cours de route les papillons, les abeilles, les lézards, qui donnaient aux marbres morts de ce chaos une vie actuelle.

— Convenez, disais-je, que ces vestiges seraient sans âme si les abeilles ne les visitaient pas.

Nous gravâmes quelques marches disjointes qui menaient à la plate-forme d'un édifice rasé, et dont il ne restait que le dallage. Que se passa-t-il en moi ? Quel sortilège vint me troubler l'esprit, m'ôter en un instant le contrôle de mes sens ? Je ne puis l'expliquer et, après bien des mois, j'en reste étonné.

— Nous sommes arrivés au temple d'Apollon, dit Laclos.

— Ah, dis-je, comme c'est beau !

Je n'aurais su développer ce cri venu des arcanes de l'inconscient. Mais je l'avais jeté aux échos de Delphes ; Laclos l'avait entendu ; et l'état d'exaltation où je me trouvais révélait mon émoi. J'allais et venais, je murmurais des paroles que j'étais seul à entendre sans en bien saisir le sens, je disais en hochant la tête : « Tout de même ! Puh !... Ah ! la la... » Je courais d'un bout à l'autre de ce temple invisible, je m'arrêtais, je portais mon regard sur les dalles que je foulais : ni le ton bleuâtre de la pierre dont elles étaient faites, ni les touffes de campanules qui en fleurissaient les brisures, ne suffisaient à mettre en un si furieux mouvement les battements de mon cœur.

— Comme c'est beau ! répétais-je.

Laclos ne disait rien. Il s'était assis sur une sorte de socle et il jouait avec une tige de scabieuse qu'il tournait et retournait entre ses doigts. Je m'éloignais de lui, je m'asseyais à un angle du temple ; je tâchais de reprendre mon sang-froid, je me gourmandais plaisamment. « Allons ! me disais-je, il n'y a rien ici qui vaille la vue que l'on a sur la Vienne du haut des terrasses de Chinon. Et les sentiers de terre battue que foula Jeanne

d’Arc sont plus émouvants que ce grossier pavement. » Pendant que je me parlais ainsi, mes yeux allaient d’un pan de mur à un débris de corniche, s’attardaient à d’informes substructions faites de moellons épais. Je n’avais rien lu de l’histoire de ces lieux que de vagues allusions à la Pythonisse et au trépied où elle s’abandonnait aux incohérences de sa divagation. Je n’évoquais point ces richesses que Laclos m’avait décrites ; je ne voyais défiler sur ces terrasses ni théories de jeunes filles, ni cortèges de héros. Et pourtant je baignais dans l’enthousiasme.

— Eh bien, dit Laclos en me rejoignant, comment trouvez-vous les pissenlits qui fleurissent sur ces terrasses ?

Je répondis qu’ils étaient semblables à ceux des talus de la route de Chinon à Champigny, mais qu’ils prenaient à s’épanouir entre ces fissures une beauté singulière, et que j’étais plus ému par cette beauté-là que par les plus belles roses d’un jardin de Touraine.

Laclos se garda d’ajouter une parole à celles où il sentait que je mettais tant d’émotion. Il me serra la main, la tint un instant dans la sienne, et nous nous tûmes ensemble dans le silence de ces terrasses prodigieuses.

Quand nous reprîmes notre promenade, Laclos me guida vers les ruines d’un théâtre. À la vue de ces gradins déserts où les mille têtes des camomilles sauvages semblaient attendre un spectacle offert par le soleil, devant cet orchestre abandonné où les campanules agitaient leurs petites cloches silencieuses, je fus saisi par ce même trouble que je n’arrivais point à dissimuler,

— Je ne sais ce qui se passe en moi, dis-je.

— Rappelez-vous, dit Laclos, la *Colline* de Barrès : « Il est des lieux où souffle l’esprit... »

— Ah ! dis-je, c’est trop bête. Vous allez me faire venir des larmes et m’enlever toute liberté de jugement.

Il m’eût fait oublier la Grèce vivante, celle des chèvres et des sauterelles, celle des sophianopoulistes et des mylonistes, la Grèce fine, malicieuse, partisane et sophistique à laquelle je me donnais de tout mon cœur depuis mon arrivée. Je fis une pirouette ; je sifflotai un air en trois notes ; je me livrai à des jeux d’équilibre sur les restes branlants d’un mur que Laclos

appelait l'*analemma*. Il n'en fallait pas davantage pour me ramener à la réalité des choses. Mais l'alerte avait été chaude.

Je laissai Laclos aller aux travaux qu'à quelques pas de là menaient ses ouvriers, je m'installai aux derniers gradins du théâtre et j'ouvris mon carnet de croquis. L'endroit était à souhait pour les notes de dessin et de couleurs que je désirais prendre : j'étais entouré d'arbustes à épines dont les branches se disposaient en un fouillis qu'il m'amusaient de débrouiller à la pointe du crayon ; un poirier sauvage les dominait de son feuillage verni en belle opposition avec les hautes parois rocheuses du site que le soleil, à cette heure-là, frappait en plein.

La musique de Delphes m'enveloppait de plaisir. Elle était faite du frémissement d'ailes des guêpes, des bourdons, des cétoines ; du va-et-vient des fourmis et des araignées entre les herbes chaudes ; du glissement d'un lézard : du bêlement d'une chèvre égarée ; de la chute de mille et mille graines sur le sol sec et dur. C'était une des plus fines mélodies de la terre que j'eusse jamais entendues. Malheureusement la pioche des ouvriers de Laclos troublait ce concert et me distrayait dans mon travail.

Soudain, comme je notais par quelques touches d'aquarelle le vert du poirier si heureusement planté par la nature en couronnement des hauteurs du théâtre, je vis cet arbre frémir de toutes ses feuilles, trembler sur sa base et s'abattre d'un coup. Je laisse mon crayon et mes couleurs, je m'élance vers l'endroit où gît cette belle verdure, je trouve Laclos agenouillé et Marie debout auprès de lui.

— Monsieur, dis-je, que se passe-t-il ?

— Ah ! dit Marie, Monsieur Laclos vient de mettre à jour une pierre du mur nord de l'enceinte sacrée. C'est un grand événement et vous me voyez toute tremblante d'en avoir été le témoin.

Elle me montrait un moellon que les ouvriers avaient dégagé des racines du poirier où il était pris.

— Quoi ! m'écriai-je, vous avez abattu un des plus gracieux ornements de ce site admirable pour mettre à l'air un vulgaire caillou.

— Vulgaire ! fit Marie, mais, Monsieur, vous voyez là un des éléments du péribole du Hiéron. C'est très émouvant.

Laclos, à son tour, me démontra que le dégagement de cette pierre était pour l'archéologie française un événement glorieux, qu'après quarante ans de discussions la preuve était faite qu'il n'y avait point de porte en cet endroit du mur, que cela ressortait de l'aspect de la pierre, laquelle ne révélait aucune trace de l'usure par semelles de sandales propre aux dalles de seuil.

— Homolle s'était trompé, ajouta-t-il.

— Oui, dis-je, mais vous avez abattu un poirier.

— Je vais, dit-il, me mettre, dès aujourd'hui, à la communication que j'adresserai à l'Académie des Inscriptions.

Il se frottait les mains comme un homme engagé dans une plaisante entreprise.

— J'en ai, dit-il, pour trois mois au moins.

Hélas, l'aimable et sensible Laclos n'était-il donc, lui aussi, qu'un catalogueur ?

Marie, de son côté, retourna à un monceau d'éboulis où elle cherchait, disait-elle, la preuve que s'élevait là, en l'an 325 de l'ère ancienne, un bosquet de lauriers.

— Pour moi, dis-je, je vais réparer les dégâts de Monsieur Laclos.

Je n'eus pas de peine à découvrir un jeune poirier qui croissait près de là. Un ouvrier me prêta la main, enleva l'arbuste avec sa motte ; nous lui creusâmes une fosse à quelques pas des fouilles de Laclos, et nous le plantâmes en ayant soin qu'un muret de pierres sèches le protégât des brûlures du soleil.

Ô voyageurs qui gravirez les marches du théâtre de Delphes, si vous trouvez, un jour, au bout de vos efforts l'ombre accueillante d'un jeune poirier au feuillage verni, pensez au Tourangeau qui l'a planté pour que vous ayez frais, et aussi, et surtout, pour que ces ruines ne soient pas tout à fait mortes.

VII

Si je n'y avais pris garde, ce Delphes m'eût envoûté. Quoi que je fisse pour demeurer au village à peindre des haricots ramés et des bouteilles de *ouzo*, les ruines m'attiraient ; j'y retournais en cachette de Marie et de Laclos ; je me glissais entre les socles et les murs, le long des terrasses ; je caressais, en passant, le marbre d'une colonne, et je m'abandonnais aux délices de la flânerie parmi les restes d'un passé fabuleux. Marie était la fourmi de ces parages pathétiques ; elle y faisait moisson d'apollonismes et d'apollonneries. Souvent, elle s'enfermait dans une bâtisse assez semblable à une usine électrique et qui était le musée construit par un Français ; là, elle travaillait au mètre, au compas et à la loupe, découvrant avec une minutie toute féminine sur un éclat de marbre, au détour d'un vase, tantôt le fruit du laurier, tantôt la tige de cet arbuste et tantôt un mince trait en relief qu'elle identifiait — c'était son expression — comme le pétiole d'une feuille dont le limbe avait disparu sous l'usure du temps.

Parfois, à l'heure du déjeuner, je l'attendais assis sur la terrasse du bâtiment ; je m'y entretenais avec le conservateur : c'était un fin vieillard tel qu'on imaginait que pouvaient être les chefs de chantier qui bâtirent le sanctuaire : sans naïveté et sans pédanterie, éloigné de la systématique ; un poète comme étaient ces gens-là, plus élégiaque que didactique ; le contraire d'un catalogueur. Il souriait avec malice en me parlant des recherches de Marie.

— Elle est jolie la demoiselle, me disait-il.

— Hélas ! soupirais-je.

— Elle aime les vieilles pierres.

— Ah ! Monsieur, c'est effrayant.

— Cela lui passera, disait-il en jetant vers le ciel la fumée de sa cigarette.

— Apollon vous entende !

— Apollon... Apollon...

Il me posait la main sur le bras et me confiait que, si quelqu'un devait l'entendre, ce n'était pas Apollon mais moi-même, qu'il n'était pas dans les lois de la nature qu'une jeune fille et un jeune homme demeuraient indifférents l'un à l'autre au temps où les coquelicots sont en fleur, et qu'il fallait que je manquasse de hardiesse pour ne point profiter de ce temps-là.

Alors, il me contait comment les dieux même et les déesses étaient sensibles à l'influence de la saison où le Parnasse se couvre de bouquets, où du haut des oliviers le coucou jette son appel et invite les gens du ciel comme ceux de la terre à jouer à des jeux de poursuite.

— Il y avait une fois, disait-il, une nymphe aux belles jambes, appelée Daphné...

— Oui, disais-je, mais Mademoiselle Marie n'est pas une nymphe et je ne suis pas Apollon.

— À votre place, disait-il, je me conduirais tout de même comme Apollon. Les demoiselles aiment à fuir ; elles aiment aussi qu'on les poursuive.

Tels étaient les propos que nous échangeions à la porte du musée de Delphes, pendant que Marie se penchait sur des vitrines emplies de pierres mortes.

Il y avait de quoi amollir le caractère le mieux trempé ; je n'étais pas d'une trempe extraordinaire, je craignais l'amollissement, et pour y échapper, je décidai de rejoindre Spyridion Kikis au bourg d'Arakhova.

« Et, me dis-je à moi-même, si elle me fuit encore quand je la reverrai, je la poursuivrai, fût-ce au bout du monde. »

Arakhova est, à quelques kilomètres de Delphes, une petite ville accrochée comme elle peut aux pentes abruptes du Parnasse. Les eaux de la montagne la traversent sans façon, entretiennent sa voirie, lui font cent

égouts en plein air, si bien que les ordures n'y demeurent devant les portes et sous les fenêtres que les jours où il ne pleut pas.

Il n'avait pas plu depuis longtemps quand j'y arrivai. L'air sentait la condition humaine : c'est une odeur mêlée, où les mouches trouvent leurs ivresses. J'étais heureux d'en recevoir l'accueil dès l'entrée de la ville ; mon nez autant que mes yeux garde la mémoire des sites visités, des lieux aimés : il y avait là de quoi lui rendre Arakhova inoubliable.

Sur l'indication d'un aimable gamin qui me servit de guide, je gagnai l'habitation d'un notable chez qui logeait M. Kikis. Nous gravâmes d'abord un escalier de pierre fort raide, appliqué à la montagne comme une échelle à laquelle quelques échelons eussent manqué. Il était bordé de débris d'assiettes et de restes de chaudrons, mêlés à de charmantes fleurs jaunes dont je ne saurais dire le nom et qui brillaient de l'éclat de l'innocence parmi les déchets de la vie des hommes. Ensuite, nous nous glissâmes par une ruelle tortueuse, pavée de cailloux ronds, où quelques flaques d'eau savonneuse mettaient une note claire. Devant la porte de chaque demeure, un petit tas de papiers gras, de coquilles d'œufs, d'épluchures de légumes, de cendres de bois et de noyaux d'olives attendait qu'un orage vînt l'entraîner vers les eaux torrentueuses du Pleistos ; toutefois, comme il ne tonne pas tous les jours sur le Parnasse, certains de ces tas occupaient la moitié de la ruelle. Les plus élevés indiquaient les maisons les plus riches ; nous reconnûmes à ce signe l'habitation du notable dont Kikis était l'hôte.

— Merci, dis-je à l'enfant qui me guidait, en lui remettant quelques pièces de métal blanc.

Je compris à ses gestes qu'il ne s'attendait pas à cette libéralité, qu'il semblait en être embarrassé, et il me fit entendre que je patientasse avant de lever le marteau de la porte. Il disparut en courant et revint aussitôt portant quelques fleurs qu'il m'offrit avec un sourire plein de grâce. Ainsi nous étions quittes.

J'eus la joie de me trouver dans une famille dont tous les membres s'exprimaient en français. M. le professeur Kikis me salua avec des effusions dont la sincérité m'apparut à l'abondance des archaïsmes qui les fleurissaient. M. le notable me souhaita la bienvenue dans un langage plus actuel et qui ne m'en parut pas moins sincère.

— Monsieur le notable, lui répondis-je, vous voyez en moi un ami de la Grèce vivante ; j'honore votre pays dans son passé, mais je l'aime dans son présent. C'est pourquoi je fuis Delphes et ses envoûtements et, las de marbres, de périboles et de lauriers, je viens demander à Arakhova de réjouir mes sens par des images de la vie d'aujourd'hui.

M. Kikis ajouta que j'étais peintre ; à quoi le notable repartit qu'il était lui-même amateur de tableaux, et il me pria de pénétrer dans son salon pour m'y faire admirer sa collection. La pièce était sombre, et je n'y vis d'abord qu'une table couverte d'un tapis de cotonnade brochée où se dessinait un palikare debout le fusil à la main et entouré de Turcs morts. Puis je distinguai un amas de coussins de velours violet et or dont plusieurs étaient brodés de grappes de lilas ou de branches de mimosa ; c'était le sofa sur lequel on m'invita à prendre place. Je répondis avec courtoisie que je désirais avant tout admirer les tableaux de M. le notable.

— Les voici, dit mon hôte.

Il me désignait du bout de son index, qu'un naïf orgueil faisait trembler, cinq ou six images aux vifs coloris : elles figuraient les Pyramides d'Égypte vues au soleil couchant entre deux palmiers de belle venue, la place Saint-Marc à Venise avec quelques rehauts de nacre pour donner du brillant aux façades des palais, le Parthénon en ombre chinoise sur un ciel de pourpre. Le maître de maison et sa femme, en agrandissements photographiques richement encadrés, occupaient un des panneaux de la pièce où l'on voyait également, suspendue à un clou par un ruban de soie jaune, la coupe d'un tronc d'arbre de grosseur moyenne décorée d'un paysage d'automne avec bouleaux, fougères et chevreuils.

Je fis à M. le notable les compliments qu'il attendait de moi sur l'heureux choix de ces œuvres d'art. J'étais ému, tout prêt à lui serrer les mains avec effusion ; je songeais à la mince existence de cet homme d'intelligence ouverte, menant sa vie dans une bourgade des montagnes de Phocide, rêvant aux palmiers du Nil et aux forêts des pays d'Occident : et je me disais : « Il est heureux, il est le premier au village ; il est celui dont on envie la belle et riche demeure, et dont on recherche la fille en mariage. »

Car il avait une fille, qu'on appelait Loulouka, et qui me parut être le plus bel objet d'art de la maison ; mais je n'osais la regarder de peur de la

trouver aimable et que mes yeux n'éprouvassent un plaisir qui fût une trahison envers Marie. Un jeu de glaces me permit pourtant de l'admirer indirectement et de lui découvrir, sans la toucher du regard, un teint, un nez, une bouche, qui faisaient de cette demoiselle l'égale de la plus jolie fille de Poitiers ; de plus, il ne semblait pas, à l'entendre, qu'elle fût très forte en botanique et en histoire des dieux. Elle gazouillait des propos puérils qui me reposaient bien des leçons de Marie. Elle me rappelait ces menus oiseaux des haïes et des murs qu'on voit voler à l'automne sur les chemins du Chinonais et qui font d'interminables conversations où il n'y a pas apparence de bon sens : ce sont les troglodytes. Elle disait en roulant les *r* sur sa langue comme des billes de sucre : « Paris est très grand, n'est-ce pas ? Les femmes y portent des chapeaux très jolis et beaucoup de rouge sur les joues. »

— C'est, disais-je en m'adressant à elle par le truchement des glaces, qu'elles n'ont pas le teint des demoiselles d'Arakhova.

À ces mots, je remarquais que son regard dans les miroirs ne rencontrait plus le mien mais s'arrêtait en route, comme s'il fût capté par l'image même de la jeune fille.

Pendant que je me livrais à ces jeux de galanterie indirecte, une foule de cousins et d'amis de M. le notable avaient envahi le salon et me considéraient avec la plus vive curiosité.

Je m'étais assis sur le sofa, et les dames m'offraient toutes sortes de bonnes choses à manger : c'était un petit morceau de fromage aigre posé sur une rondelle de pain noir, c'était une boulette de hachis enveloppée dans une feuille de vigne ; c'était une olive, une tranche de courgette. En même temps, on faisait circuler des verres de *ouzo* ; tout le monde fut bientôt à l'aise, et les voix, d'abord murmurantes, prirent du ton.

— Ces messieurs, me dit mon hôte, sont impatients d'apprendre à quel parti politique vous appartenez.

Je répondis que j'étais républicain comme tous les Français de bon esprit, et que je ne me souciais pas d'autre chose.

— Comment ? fit mon hôte en s'échauffant, n'êtes-vous pas membre d'un parti, je veux dire partisan d'un homme ?

— Oui, dis-je, je suis pour le président de la République.

— Mais lui-même n'appartient-il pas à un parti ?

— Je ne doute pas qu'il n'appartienne au parti des Français : c'est, pour un président, le seul parti qui compte.

— Quoi ! fit le notable, votre président n'est-il pas l'homme d'un homme ?

Il traduisait mes réponses à ses amis qui nous écoutaient dans un silence passionné. L'un d'eux s'approcha de moi, s'excusa de m'adresser la parole dans un français difficile et me dit à peu près :

— Je connais tous les partis politiques de la France : ils sont plus de soixante-quinze.

— Vous m'étonnez, dis-je.

Il me prouva que, dans le seul parti radical-socialiste, il fallait distinguer les herriotistes, les daladiéristes, les cotistes, les chautempistes... Je l'arrêtai ; il m'eût, avec des suffixes, nommé tout le personnel parlementaire de la France. Il était extrêmement fort, et je lui fis compliment qu'un habitant d'Arakhova sût dans le détail ce que les Français ne connaissaient qu'en gros.

— C'est, me dit-il, que mon métier m'y entraîne : je suis cafetier. Je tiens, dans le bas de la ville le *Kafeneion Emboriou*.

— Ce qui veut dire ? demandai-je à mon hôte.

— Le café du Commerce, répondit le notable.

Je promis au spécialiste du parlementarisme de l'aller voir le soir même. Je tentai d'amener la conversation à des idées plus immédiates, à la sensibilité de cœur des demoiselles de Phocide, à leur goût pour les choses de la Grèce antique ; j'eusse pu, par un détour, parler de Marie et prendre ces étrangers pour confidents de mes tourments. Rien n'y faisait : les quelques mots de politique que nous avions échangés avaient mis le feu aux esprits. Tout ce monde discutait et se disputait. Certains m'interpellaient dans leur langue que je ne comprenais point ; M. Kikis me traduisait leurs propos dans une langue que je ne comprenais guère. Toutefois je saisis que, sur les pentes d'une montagne qui fut vouée au dieu des lettres et des arts, la seule muse que l'on honorât encore était la muse de l'éloquence de café.

— Ces messieurs, dis-je au notable, sont probablement des adversaires politiques. Tout semble les diviser et les opposer, et d’abord les principes.

— N’en croyez rien, me dit-il. Ils sont royalistes. D’ailleurs, Arakhova tout entière est royaliste.

— En effet, dis-je, j’ai remarqué qu’on y était conservateur et qu’on y respectait jusqu’aux vieilles coutumes de voirie. Mais, pour en revenir à ces messieurs, pourquoi se jettent-ils des paroles à la figure s’ils sont d’accord sur la forme du régime ?

Le notable, qui semblait ravi de mes questions, me développa que certains étaient théotokistes, d’autres métaxistes, d’autres tsaldaristes.

— Oui, bien, dis-je. Je connais cela.

... Que parmi les théotokistes, il y avait les théotokistes de gauche et les théotokistes de droite.

— Et ceux du centre ? demandai-je.

— Monsieur, dit le notable, il n’y a pas de centre dans la politique grecque.

— Monsieur le notable, dis-je, la Grèce politique est donc comme une balance privée de la colonne où le fléau se pose ; les plateaux demeurent inertes, ils ne travaillent pas et le pays s’engourdit auprès d’eux.

— Détrompez-vous, dit le notable. On se remue si fort sur ces plateaux-là qu’ils sont sans cesse en mouvement et que le pays bouge avec eux.

— Sans avancer.

— Ni reculer. Citez-moi, Monsieur, un pays qui, comme le nôtre, ait l’avantage d’être vivant, alerte, remuant et inconséquent, et qui, dans cette agitation perpétuelle, demeure semblable à lui-même.

J’eusse été en peine de lui répondre, car il était bien vrai qu’un des charmes de la Grèce tenait à l’extrême mobilité d’esprit de ses habitants dans un état de chose apparemment inerte. Les Grecs, à ce que j’en pouvais juger, n’étaient pas près de donner dans le travers de l’industrialisation, de la surproduction et de l’abêtissement collectif, tous signes à quoi se reconnaissent le progrès social et la marche en avant des grandes civilisations.

Quand chaque disputeur eut placé son discours dans le bruit des discours que chacun menait au même instant, les hôtes de M. le notable s'en furent, et je pus reprendre, avec Mlle Loulouka ces échanges de regards qui me distraient pour quelques minutes des rigueurs de Marie.

Je passai la journée à flâner avec Kikis par les ruelles d'Arakhova. Je remarquai que les hommes de cette bourgade avaient un air de désœuvrement, sans qu'on pût les confondre avec des paresseux : ils stationnaient sous l'arbre d'une place étroite, ils conversaient sans gestes et sans éclats de voix. Certains portaient la courte jupe à plis et les bas blancs des élégants de la montagne ; les autres avaient une apparence de petits bourgeois aisés, à chaîne de montre et à souliers bien cirés, qui me rappelait celle des promeneurs du dimanche sous les platanes de Chinon.

— Que font-ils ainsi à ne rien faire ? demandais-je à Kikis.

— Ils échangent des idées, me répondait-il.

J'eus l'impression de me trouver au milieu d'un peuple de sages, et que la vie leur était douce. Ils s'entretenaient de politique, ils commentaient les propos de leur député sans répit et jusque dans les profondeurs de l'insignifiance. C'est ce qui leur permettait de raisonner d'économie sociale, de finances publiques, d'affaires extérieures et de toutes questions où les ministres en place étaient moins à l'aise ; c'est ce qui les amenait à disputer chaque jour du gouvernement de l'État et à le critiquer sans en avoir jamais les charges. Ils prenaient d'eux-mêmes, à ce jeu, une opinion favorable ; ils disaient : « Moi, j'affirme... Moi, je sais. Moi... Moi... Moi... » Ils s'élevaient à leurs propres yeux. Aussi portaient-ils dans le regard un air de fierté : leurs gestes étaient dégagés ; ils marchaient avec lenteur, les doigts de pied redressés dans la chaussure, les doigts de la main jouant avec un chapelet d'ambre... Ils étaient des hommes libres qui échangeaient des idées.

Il m'apparut que tous les citoyens d'Arakhova échangeaient des idées : les commerçants avec leurs clients, le pappas avec ses ouailles, et surtout les cafetiers avec les buveurs d'eau de leurs terrasses.

Le soir, je me rendis avec M. le notable et Spyridion Kikis à l'invitation que m'avait faite le propriétaire du café du Commerce. À peine avions-nous franchi la porte du *kafeneion* que notre homme s'écria :

— Importante nouvelle : le gouvernement français n'est pas tombé.

— Pas possible ! fis-je en jouant l'étonnement, car je craignais que mon indifférence ne le fît douter de mon patriotisme. Mais, ajoutai-je, comment le savez-vous ?

— Hé ! fit-il, par la radio.

Le voilà qui me conte qu'un député, du nom de Merlaud, a interpellé le chef du gouvernement de la France sur la hausse du prix de vente des sardines, que le débat s'est étendu aux pommes de terre et aux lentilles, que l'opposition a accusé le président du Conseil d'affamer le peuple, que la question de confiance a été posée et que le gouvernement l'a emporté à vingt et une voix de majorité.

— Fichtre ! dis-je, voilà une belle victoire. Nous avons en France un gouvernement très fort.

Je maudissais en moi-même cette invention du diable qui apportait dans un village de Phocide le nom de l'obscur Merlaud et le récit des misères politiques de mon pays.

Les propos du cafetier furent traduits aux consommateurs ; il en résulta un échange d'idées d'une extrême vivacité qui entraîna les garçons même dans son tournoi. En vain, les clients frappaient-ils sur leur verre ; en vain les garçons par réflexe leur répondaient-ils par la question : « *Ktipos ?* Coup ? » ; en vain, les clients à cette question levaient-ils l'île doigt : la passion politique l'emportait sur le reste, les garçons échangeaient des idées, les verres demeuraient vides, et les affaires du cafetier en souffraient.

Je passai trois ou quatre jours chez l'accueillant notable.

Mes échanges de regards avec M^{lle} Loulouka, dont je craignais si fort qu'ils ne me fissent oublier Marie, n'eurent point d'autre conséquence que de m'ouvrir les yeux sur la vertu des jeunes filles grecques. Les demoiselles de Phocide ne sont point effrontées ; elles baissent les yeux aux compliments des hommes ou bien elles les détournent alors pour les porter furtivement vers un miroir ; elles ne sortent guère de la maison, elles ne vont pas courir les boutiques de coiffeur, de modiste, ou le cinéma ; elles ne

dansent pas avec les hommes, et les hommes en sont réduits à danser entre eux, le soir, dans les cafés ou, aux jours de fête, sur la place publique ; elles sont douces et farouches à la fois, ardentes et réservées ; elles sont désespérantes. Je n'avais pas été long à m'en apercevoir, et je me réjouissais que ma fidélité à Marie ne courût point de risque, quand, au cours d'un repas, Mlle Loulouka me dit en se penchant vers moi :

— Voulez-vous un baiser ?

Je regardai son père, je regardai sa mère : ils ne paraissaient pas étonnés et ne se départissaient point de la gravité d'expression qui leur était naturelle.

— Eh bien... heu... lui répondis-je. Ah ! oui... Oh !... Mais plus tard... Pas ici.

— Pourquoi ? fit-elle. C'est le moment le plus agréable.

— Comme ça, à table ?

— Bien sûr. Tenez, goûtez.

Je rougis ; le cœur me battait, la tête me tournait ; en une seconde, j'oubliai Marie, Delphes, la flore mythologique, l'aimable Laclos, et déjà je me penchais vers Loulouka, quand elle posa sur mon assiette un de ces gâteaux qu'en France nous appelons des meringues.

— Voici, dit-elle.

— Mais... fis-je.

— Oui, oui, goûtez ; c'est très bon.

— Est-ce donc là, lui dis-je d'une voix tombante, ce que vous m'offriez ?

Elle me répondit qu'elle m'avait offert, en effet, un baiser, que ce nom était celui d'un gâteau dont les moitiés avaient bien l'air de s'embrasser, que les Grecs le désignaient d'un des plus jolis mots de la langue française, et qu'elle aimait beaucoup les baisers parce que cela était sucré et fondant à la langue.

Là-dessus, M. Kikis nous fit un cours de grec populaire et nous démontra qu'en son extravagance cette langue prenait aux idiomes étrangers les mots les plus ordinaires, qu'elle les hellénisait sans vergogne et qu'elle les déclinait de telle façon que le vêtement appelé paletot devenait *palto*, au

pluriel *palta*, qu'une entrée devenait une *entré*, au pluriel *entrédès*, ce qui permettait de faire d'un baiser un *mpézé*, qu'on prononçait *bézé*, au pluriel des *mpézédès*.

Pour moi, j'écoutais ce verbiage en songeant au danger que venait de courir mon amour pour Marie.

L'après-midi même, je pris congé du notable et de sa famille, après lui avoir remis, en reconnaissance de son hospitalité, deux des études que j'avais peintes pendant mon séjour. À la façon dont il les disposa pour mieux les considérer, je compris qu'il n'entendait pas la peinture moderne, car il confondait le haut avec le bas, le vertical avec l'horizontal. Il est vrai que, moi-même, je m'y perdais parfois.

— Adieu, dis-je à Spyridion Kikis. Je ne vous reverrai peut-être plus.

— Adieu, gentil compagnon, dit-il, oncques ne vous oublierai. Si, par adventure, vous voirez notre gente damoiselle Marie, dictes-lui le bonjour du vieil Kikis.

Quand j'arrivai à Delphes, Marie m'accueillit avec joie.

— Enfin, vous voilà ! s'écria-t-elle.

— Enfin ? dis-je en pâlisant de bonheur.

— Oui, dit-elle, je ne voulais pas quitter Delphes sans vous dire adieu.

— Hein ? Quoi ? Vous partez ? Ah ! Mademoiselle, vous partez, et toutes ces orges vertes qui vous appellent, et ces coquelicots que vous n'avez pas cueillis, et ces fontaines où vous n'avez pas bu !...

Elle éclata de rire.

— Je vois, dit-elle, que ces lieux vous enchantent. Je n'ai malheureusement pas de temps à y perdre ; mon travail est terminé. Je pars maintenant pour Délos, où je vais poursuivre mes recherches.

— Pour Délos ! m'écriai-je. Ah, par exemple !

— Pourquoi : par exemple ?

— C'est que... Quel hasard ! Quelle curieuse rencontre ! C'est que moi-même, je rentrais à Delphes pour vous dire adieu.

— Vous partez aussi ?

— Oui, dis-je, pour Délos.

VIII

Nous passâmes par Athènes. Chacun de nous y prenait les plaisirs auxquels ses goûts particuliers l'inclinaient. Marie s'enfermait tout le jour dans les salles du Musée national, y faisait moisson de fleurs mythologiques qu'elle me décrivait par le détail quand nous nous retrouvions, le soir, à la salle à manger de l'hôtel.

— Ah ! s'écriait-elle, quelle belle journée !

— N'est-ce pas ? disais-je, ce fin soleil qui dore la poussière de marbre des trottoirs, ces poivriers qui ressemblent à des saules pleureurs passés au peigne fin et qui, par un miracle du ciel d'Attique, ne portent point d'ombre à leur pied...

— Je n'ai vu, disait-elle, cet arbre figurer sur aucun vase des collections ; il est sans intérêt. D'ailleurs, vos poivriers sont des *schinus* de la famille des térébinthacées, qui ont usurpé aux pipéracées un nom que...

— C'est bien sûr, disais-je, mais leur ombre est lumineuse et c'est là le miracle.

Là-dessus elle me contait avec l'accent de la passion comment elle avait découvert parmi les personnages peints aux flancs d'une loutrophore un joueur de flûte couronné de myrte et comment ce myrte portait des boutons à fleur, ce qui créait un fait nouveau dans l'histoire du myrte considéré comme le symbole de la gloire.

Elle s'enflammait ; elle m'exposait les tourments qui succédaient à ses joies, et les angoisses qui l'étreignaient quand, vainement, elle avait cherché parmi les images des coupes, des pots et des vases, les amandes produites

par le sang d'Atys, le narcisse de Narcisse, la jacinthe d'Hyacinthe, la fleur de grenadier des Furies et les pavots de la Nuit.

— Que ne demandez-vous, lui disais-je, aux anémones des pentes de l'Hymette de calmer vos angoisses ? Je vous assure que, si elles n'ornent pas les flancs d'une loutrophore, elles n'en ont pas moins le plus bel éclat.

Elle me répondait que ces fleurs-là ne trouvaient point de place dans son esprit. Elle était, à Athènes, telle que je l'avais vue à Livadia, à Gravia, à Delphes, elle botanisait à travers la mythologie, elle prospectait le marbre, la terre cuite, le bronze ; elle mesurait, analysait, comparait, cataloguait.

Et pourtant Athènes autour de nous multipliait ses grâces. Entre les faubourgs faits de bidons à essence de pétrole une ville plaisante s'étendait, tout en balcons et en terrasses, percée de rues droites qui, sous un autre ciel, eussent ressemblé à d'ennuyeuses géométries, mais qui se disposaient là dans toute la fantaisie d'un bel ordre désordonné. J'en courais les trottoirs ; j'aimais à m'y heurter à des passants libres et désinvoltes qui ne tenaient ni la droite ni la gauche. Je m'arrêtais sous un poivrier devant la boîte d'un *loustro* : c'était un cireur de bottes qui pouvait avoir douze à treize ans. Pendant qu'il polissait le cuir de mes chaussures et lui donnait un tel éclat que bientôt le ciel descendait sur mes pieds, il me faisait un cours sur les variations du change monétaire, opposait la drachme au dollar, annonçait la baisse de la livre anglaise et me conseillait d'acheter des florins ; je lui donnais deux drachmes pour sa peine — c'étaient six sous français — et déjà ce banquier songeait à spéculer sur leur valeur du lendemain.

Je peignais avec fièvre. Je trouvais à Athènes les motifs de la Grèce de mes goûts : les ânes des crieurs de fleurs, portant des couffins débordants de soucis, d'iris, de liliuns, de giroflées et de lupins ; je peignais les tavernes populaires où, sur un four à braise, fumaient les plats du jour, la soupe aux tripes d'agneau, le pilaf, les intestins farcis ; je peignais les églises aux iconostases chargées d'or et d'argent, imprégnées d'encens, si closes, si étouffées de mystère, qu'on se demandait comment les prières y trouvaient une issue pour monter vers le ciel.

Un jour, Marie me proposa de visiter avec elle l'Acropole. Il faisait un temps d'abeilles ; Athènes, rose et ocrée, s'étendait entre ses montagnes comme un parterre fleuri. Nous gravissions des voies étroites, coupées d'escaliers, qui se hissaient aux pentes du rocher fameux. J'y retrouvais cette odeur de condition humaine dont Arakhova m'avait largement dispensé les effluves ; des enfants aux yeux de velours jouaient là dans la boue des eaux de vaisselle, ils couraient en tirant une boîte à sardines attachée à un fil. Il y avait des ruelles où les pieds se trouvaient fort embarrassés de se frayer un chemin hors des gadoues ; il y en avait d'autres, à quelques pas de là, bordées de maisons bleu tendre, roses, blanches, où l'on eût aimé demeurer : un étroit jardin, derrière un haut mur, élevait les palmes d'un dattier, un serin dans sa cage saluait le passant, et les rideaux de vitrage d'un des plus aimables pavillons figuraient en dentelle au filet le Theseion d'Athènes et le temple de Poséidon à Sounion.

Ô plaisant pays que celui-là, d'où sont exclus les mornes standards de la voirie, où le chant d'un oiseau en cage s'harmonise à ravir avec le tapage d'une boîte de conserves sautant sur le pavé ! Grèce des contrastes, Grèce de Delphes et d'Arakhova, Grèce de Kikis et des *loustri*, je suis malhabile à te chanter car je n'écris pas, hélas ! avec un pinceau. Vienne, un jour, celui qui osera célébrer les détours de tes ruelles et les fleurs de tes ruisseaux, qui apprendra au visiteur d'Athènes que ce n'est point par une large voie bitumée qu'il sied d'atteindre l'Acropole, mais par les escaliers sans marche et savonneux d'un quartier où l'encens de l'église ombragée des Saints-Anargyres se mêle aux relents de l'huile à friture, et où la vie d'aujourd'hui est semblable à la vie de toujours : ombre et soleil, larmes et rires, misère du corps et richesse de l'esprit.

Je me laissais aller à des propos lyriques : je jetais des *oh !* et des *ah !* qui montaient droit vers le mur de Thémistocle dont Marie était impatiente de me faire admirer l'appareil.

— Oui, oui, disais-je, voilà des blocs bien équarris mêlés à des tambours de colonnes, à des débris de toute sorte : c'est le mur d'un homme de goût, et votre Thémistocle ne connaissait pas le préjugé de l'unité de matériaux.

À mon tour, je lui demandais d'admirer une série de baraques de bois et de fer-blanc, ornées de bidons de pétrole et fleuries de volubilis bleus.

— Est-ce beau ! disais-je.

— Quelle beauté trouvez-vous à ces pouilleries ? disait-elle.

— Vous êtes, lui disais-je, aveuglée par l'esprit de l'antiquité. Vous louez le désordre d'une muraille faite d'un bric-à-brac de matériaux de démolitions, élevée par un marin vainqueur, et vous refusez un regard au miracle d'élégance ingénieuse que font ces bicoques hétéroclites.

En discutant de murs antiques et de planches d'aujourd'hui, nous arrivâmes à la porte de l'Acropole.

C'est un curieux endroit où se tient un marché en plein vent, où des commerçants ont établi leurs éventaires. Je fus frappé qu'ils y vendissent surtout des objets d'habillement ou d'ameublement, des pantoufles, des mouchoirs, des sacs de dame, des tapis de table, des bustes de marbre pour cheminée, et qu'ils insistassent pour nous vendre, à défaut de lingeries et d'ornements d'intérieur, des poupées vêtues comme les bergers du Parnasse. Ils s'accrochaient à nous, ils nous faisaient des discours en italien, en anglais et en allemand ; ils nous suppliaient ; ils avaient l'air de malheureux qui mettaient dans l'achat que nous leur ferions un dernier espoir de ne point mourir de faim.

Pendant ce temps, des voitures à la file amenaient une foule d'hommes à lorgnette et de femmes à kodak, à qui la sueur de leur visage et la poussière de leurs vêtements donnaient une apparence de tristes forçats du voyage. Chacun avançait, autant que les marchands de pantoufles lui en donnaient la liberté, en plongeant le regard dans un petit volume dont la lecture l'absorbait tout entier.

Nous franchîmes avec plusieurs d'entre eux une grille et nous gravâmes un escalier raide qui nous mena à une colonnade d'une telle simplicité dans sa grandeur, d'une telle discrétion dans sa beauté, que, pour moi si loquace à l'ordinaire, je m'assis et je me tus.

J'oubliai d'un coup l'église des Saints-Anargyres et les parfums d'huile de friture des ruelles athéniennes. J'étais un autre homme : loin de me diminuer à mes propres yeux, tant de noblesse dans la ligne de quelques colonnes me grandissait et m'élevait par une sorte de contagion verticale. Je me sentais délivré de ce tour d'esprit qui me portait à tirer plus de plaisir du

détail que de l'ensemble, à goûter surtout le familier et l'ordinaire des choses.

« Quel mystère ! me disais-je en moi-même. Voilà un marbre débité en tambours cannelés ; ce n'est rien d'autre qu'une pierre de construction taillée à vive arête pour l'allègement du fût, pour le plaisir de l'œil. Et pourtant j'aimerais poser ma joue contre lui, le caresser, lui parler comme à un être vivant... »

Et je lui parlais. Je serais bien en peine de rapporter ce que je lui disais : c'étaient de ces mots sans suite qui sont l'expression des sentiments sans fard : « Ah !... Vraiment... Oui, vraiment... Et pourtant... Mais non, pas de pourtant : c'est comme ça... »

Pendant que je promenais ma main lentement entre les arêtes des cannelures, Marie apparut déroulant un mètre à ruban.

— Aidez-moi, me dit-elle, nous allons mesurer la hauteur des degrés du stylobate et leur profondeur.

Elle avait la voix courte ; ses gestes étaient tout en saccades, en tremblements ; elle brillait de l'éclat de la passion ; elle était ravissante.

— Comme vous êtes émue ! lui dis-je.

— Ah ! dit-elle, c'est si émouvant.

Elle ploya un genou, me mit dans la main le bout de son ruban métrique et mesura les degrés de marbre dans tous les sens. Elle se levait, elle courait à l'extrémité d'une marche, tirait sur le ruban, me jetait un chiffre.

— Dix !... Avancez, Monsieur, avancez... Huit... Et vingt centimètres. C'est bien cela : dix-huit mètres vingt. Ah, chers Propylées ! Comme ils sont bien tels que Monsieur Thomas me les décrivait !

Je la suivais, tenant le ruban qu'elle menait autour des colonnes. Elle s'agenouillait sur les degrés de marbre ; ses lourds cheveux noirs s'écrasaient contre la pierre blanche des fûts, se moulaient au creux des cannelures. Je songeais à une Pallas Athéné, sage, laborieuse, indifférente aux appels du cœur, tout adonnée aux recherches de la raison, à une Minerve insensible et belle. Et le ruban me tombait des mains.

Quand nous eûmes mesuré les Propylées, nous mesurâmes le Parthénon. Ô ruban métrique, à soixante-neuf mètres cinquante et un du stylobate !

J'allais comme un aveugle, butant dans la base des colonnes, étourdi par la grandeur du monument, bouleversé par la beauté de Marie, si pure, si classique, en ce temple dédié à une jeune fille.

— Trente mètres quatre-vingt-six ! s'écriait Marie.

— Êtes-vous sûre du quatre-vingt-sixième centimètre ? lui disais-je.

— Sûre ? Ah ! Monsieur, venez voir.

Je m'agenouillais auprès d'elle, elle maintenait sous la pointe du doigt l'extrémité du ruban ; je me penchais, ses cheveux me caressaient le front ; ma main sur le marbre rencontrait sa main ; nos épaules se touchaient.

— Quel instant ! murmurai-je. On a du mal à imaginer qu'un temple antique puisse donner des joies pareilles.

— N'est-ce pas ? disait-elle,

— Ce petit centimètre qui n'a l'air de rien du tout, qui pourtant est si grand...

— Oui, disait-elle, de la grandeur des vérités scientifiques.

— De celle aussi des joies du cœur.

— Il est vrai, disait-elle, que j'ai rarement été aussi heureuse.

— C'est comme moi ! m'écriai-je en lui saisissant la main.

Elle leva sur moi ses yeux où le soleil, glissant entre les colonnes du temple, mettait mille lumières,

— Je crois, dit-elle, que vous finirez par aimer l'archéologie.

— L'archéologie, heu... oui, bien sûr... Mais les archéologues, ah ! Mademoiselle, je les aime à l'ivresse. J'aime à mesurer avec eux le stylobate du Parthénon, à dérouler avec eux le mètre à ruban, à me pencher avec eux sur le quatre-vingt-sixième centimètre.

— C'est passionnant, vous en convenez.

— Passionnant, dis-je en lui pressant la main avec douceur.

— Cher ami... murmura-t-elle.

— Cher ami ! m'écriai-je. Ah ! que dites-vous ?

— Cher ami des archéologues, poursuivit-elle, allons maintenant à l'Érechthéion pour y mesurer le socle du portique des Corés.

Elle n'était plus la même : elle allait d'un pas léger, sautant d'un marbre à l'autre parmi les débris qui couvraient l'Acropole. Je la suivais d'un pas moins vif ; j'étais, une fois de plus, assommé par une chute verticale de l'espoir au désespoir. Pendant que nous nous rendions vers les belles porteuses d'architrave du sanctuaire d'Érechthée, un homme chargé d'un trépied de photographe nous poursuivait en nous priant de poser devant son appareil.

Marie, en sa belle humeur, trouva l'idée plaisante et, me saisissant le bras :

— Fixons par l'image, dit-elle, cet instant où les dieux ont exaucé ma prière.

— Votre prière ?

Elle se tourna vers moi et me regarda avec un air d'amitié que je ne lui avais jamais vu.

— Cet instant, dit-elle, où nous avons compris ensemble qu'un temple antique pouvait donner une grande joie.

— Êtes-vous donc heureuse de me faire aimer des pierres mortes quand je serais si heureux de vous faire aimer les brins d'herbe, les fleurs étroites et obstinées, qui les animent ?

— J'ignore pourquoi je suis heureuse, dit-elle, mais je suis heureuse, voilà tout.

Cependant, le photographe disposait son appareil de façon que les colonnes du Parthénon nous fissent un fond de décor avantageux. Je donnai à entendre à cet homme que mademoiselle était heureuse d'un bonheur imprécis, que les bonheurs de cette sorte-là se photographiaient sur fond de ciel sans nuages, et que pour moi je n'avais que faire de poser devant une colonnade de marbre d'un froid alignement quand mes esprits se trouvaient dans le plus grand désordre. L'homme maugréait, hochait la tête, haussait l'épaule, tout en souriant et en m'affirmant en un français mêlé d'anglais, d'allemand, d'italien et de flamand que j'avais tort et raison. Il n'avait point l'habitude que des hommes d'aujourd'hui lui refusassent d'entrer dans sa boîte pêle-mêle avec le Parthénon et les Propylées, et d'en sortir magnifiés par une image où leur taille prenait l'avantage sur les monuments de la grandeur athénienne.

Nous nous assîmes sur le mur d'appui qui borde l'Acropole. Mon air était maussade ; Marie, les pieds croisés l'un sur l'autre, balançait les jambes ; elle souriait, les paupières à demi closes ; elle jetait sa tête en arrière, d'un mouvement vif qui dégageait son front et ses tempes des cheveux fous que le vent y ramenait sans cesse.

— Souriez donc, me disait-elle.

— À qui ?

— Je ne sais pas... Au Parthénon, aux Corés de l'Érechthéion... Ou bien au bleu du ciel, puisque vous lui trouvez des airs de fond de bonheur.

Je forçai mes lèvres, les pommettes de mes joues et les coins de mes yeux à prendre la forme du sourire. Le photographe, à ce moment, souleva le chapeau qui couvrait l'objectif de son appareil. Quand la photo nous fut présentée, toute molle encore des bains où elle avait trempé, j'y esquissais une méchante grimace ; Marie s'y montrait telle qu'elle était : le visage éclairé d'un bonheur qui me demeurait mystérieux. Nous acquîmes une demi-douzaine de ces images.

— Quel beau souvenir ! dit Marie.

— Souvenir de l'Acropole ! fis-je sur le ton de l'ironie.

— Souvenir aussi d'une découverte, dit-elle.

— Archéologique ?

— Non, dit-elle en balançant doucement la tête.

Elle se tut, considéra un instant les photos et les enferma dans son sac.

— Allons, dit-elle dans un soupir un peu las, reprenons notre mètre à ruban.

IX

Le lendemain, je menai Marie aux pentes de l'Hymette. C'était en fin de journée. Athènes était enveloppée d'une gaze de poussière rose tissée par la brise légère du soir. L'heure était douce ; il semblait que l'esprit des Athéniens fût apaisé, que, soudain, à cause de la lumière finissante du jour, il n'y eût plus de tsaldaristes, de théotokistes, plus de sophianopoulistes. Le bleu transparent du ciel invitait les hommes à être clairs aux yeux les uns des autres. La ville mollement allongée reposait entre les bras de l'Ægaléos et de l'Hymette. Moi-même, je me sentais mêlé à l'amitié des choses ; j'étais poussière avec la poussière, herbe avec l'herbe, et je tutoyais les abeilles.

Nous suivions un sentier ouvert entre les asphodèles. Marie, les cheveux au vent, les joues animées, s'élançait par moment parmi les hautes hampes ; des doigts, elle en caressait la tête, et ses genoux sous l'étoffe légère de la robe se frayaient une route à travers mille corolles.

— C'est exquis, disait-elle, on croit entrer dans une forêt du pays des nains.

Elle s'arrêtait, elle fermait les yeux, et un sourire de plaisir entr'ouvrait ses lèvres. Je ne me lassais point de la suivre dans les mouvements de sa grâce légère. J'eusse renié mes plus chers principes pour la joie de l'entendre jeter par les airs les accents d'une voix que je ne lui connaissais pas. Je cueillais une fleur, je lui en demandais le nom.

— Je ne sais pas, je ne sais plus, faisait-elle dans un éclat de rire. Les fleurs n'ont pas de nom.

— Ah ! m'écriai-je, est-ce possible ? Le smilax n'est-il plus le smilax, et le poivrier un... un...

— Ne cherchez pas, disait-elle. C'est si bon de ne pas savoir. Ah ! je voudrais être sotte à lier, ignorante comme un caillou de ce sentier...

Nous arrivâmes au petit couvent de Kaïsariani, où il n'y a plus de moines et où l'on boit du *ouzo* à l'ombre des cyprès. Marie jura qu'elle y voudrait passer tous les jours de sa vie, que le bonheur ce n'était pas autre chose que de ne rien faire en respirant des fleurs sans nom et qu'il fallait être bien sot de se fatiguer à penser et à agir.

— Et à cataloguer, lui dis-je, les feuilles et les graines du laurier d'Apollon ?

— Heu... fit-elle d'une voix plus grave, n'en parlons pas aujourd'hui, voulez-vous ?

Nous nous étions assis à une table dans la cour intérieure du couvent. Un rideau de cyprès nous séparait du monde. Il n'y avait plus, en ce point de la terre, que deux êtres étrangers l'un à l'autre et tout à coup unis par les parfums d'une montagne en fleurs. Pour la première fois de son séjour en Grèce. Marie but du *ouzo*.

— Je préférais, dit-elle, le vin résiné parce qu'il était symbolisé par la pomme de pin du sceptre de Dionysos. Mais aujourd'hui... Ah ! aujourd'hui...

Elle but d'un trait la fraîche liqueur que l'eau faisait opalescente. Ses joues s'animèrent ; dans ses yeux s'allumèrent des flammes furtives, et sur ses lèvres venaient toutes sortes de mots que je ne lui avais jamais entendu prononcer.

— Comme la vie est belle ! disait-elle. La vie, est-ce donc l'évasion de l'esprit, la course de la pensée au gré d'un souffle d'air, d'une chanson de mouche ? Mes idées sont comme des graines de taraxacum...

— De ?

— De... Ah ! oui, de pissenlit. Cher mot familier, mot de mon enfance, oublié et soudain retrouvé... Mes idées volent comme les fines aigrettes du pissenlit abandonnées aux courants de l'air. Une petite touffe vient de s'envoler et de se poser sur les tuiles rondes de cette coupole ; elles sont là

comme des pigeons de toit : elles s'enveloppent de crépuscule, elles attendent la nuit, les étoiles, que sais-je ? Elles sont des idées qui ne pensent à rien.

Je la laissais parler sans l'interrompre. Les coudes à la table, le menton dans la paume des mains, elle suivait des yeux la course de ses idées.

— En voilà une bonne demi-douzaine, reprit-elle, qui s'en va se perdre là-haut dans ce mince cirrus...

— Ce mince quoi ? fis-je.

— Comment appelez-vous cela ? fit-elle. Heu... enfin... un nuage.

Il semblait que, pareille à une voyageuse inhabile, après un long séjour à l'étranger, à parler la langue de son propre pays, elle réapprit un à un les mots simples par quoi nous désignons les choses de la nature. Elle disait encore un *cupressus* pour un cyprès, et d'un merle familier qui sautillait dans la cour elle disait que, privé de ses rémiges primaires, il ne pouvait voler. Mais elle se reprenait en riant et hochait la tête en murmurant : « Ce n'est pas facile d'oublier. »

— Ah ! disais-je, je vous y aiderai.

Elle souffla encore plusieurs fois sur ses idées : les unes descendaient vite au sol et tombaient sur une touffe de bengale ; d'autres s'élevaient et disparaissaient derrière la crête de l'Hymette.

— C'est curieux, disait-elle, je crois avoir dix ans de moins : le monde extérieur m'apparaît comme si les choses prenaient à mes yeux une forme nouvelle. Je regarde mon verre... Eh bien, il est en verre, voilà tout. Hier encore, j'eusse, en le tenant entre mes doigts, songé aux polysilicates dont il était fait.

Elle eut un rire léger qui se heurta aux quatre murs du couvent et vint s'éteindre dans le *ouzo* où elle trempait ses lèvres.

— Pauvre Monsieur Thomas ! dit-elle. S'il m'entendait !...

À ce moment, nous vîmes pénétrer dans la cour trois jeunes femmes en robes claires qu'accompagnait un homme d'âge, empressé auprès d'elles.

— C'est Monsieur Philopappos, dit Marie, le conservateur de la céramique au Musée national.

Je maudis cet intrus qui troublait notre solitude.

« Il va, me dis-je, réveiller Marie, la tirer du sortilège où elle est prise. »

Il vint à elle ; je lui fus présenté ; il nous nomma ses compagnes. C'était un homme de fine élégance, portant à la boutonnière une rose rouge, vif dans ses gestes, harmonieux dans son langage.

— Êtes-vous archéologue comme Mademoiselle ? me demanda-t-il.

— Oh ! non, fis-je.

— Comme vous avez raison ! dit-il. Rien n'est plus ennuyeux que cette science : ceux qui la pratiquent s'exposent à tomber dans la manie, et moi-même quand je vois une jolie femme je n'ai de cesse que je n'aie retrouvé son nez, son front ou son menton aux flancs d'un de mes vases. Voilà trois jours que je cherche le sourire grave de Mademoiselle Dupin sur les cotyles à ménades de mes collections. Car Mademoiselle est une ménade qui s'ignore.

— Une ménade ? dis-je.

— Hé oui, dit M. Philopappos, une de ces demoiselles du cortège de Dionysos, qui aimaient les plaisirs de la vie et les faisaient aimer aux autres.

— Je crois, Monsieur, que vous ne voyez pas clair en cette affaire-là, dis-je en jetant un regard vers Marie.

— Oh ! po po po po ! fit M. Philopappos en souriant.

Marie ne nous entendait pas : elle se promenait entre les bâtiments du monastère et, les yeux perdus dans une sorte de rêverie, elle continuait à jeter ses idées par-dessus les cyprès du jardin et les tuiles des coupoles.

— Mais, poursuivis-je, vous pensez donc, Monsieur, qu'on puisse être à la fois ménade et archéologue ?

— La science, dit M. Philopappos, est la peau de chèvre, l'égide, dont bien des jeunes filles se protègent le cœur ; ce n'est souvent qu'un bouclier, soyez-en sûr.

Les dames donnèrent leur avis. Elles jugèrent que la femme n'était point faite pour cataloguer des vieilles pierres, des cotyles ou des loutrophores, qu'elle ne saurait persévérer en ces travaux-là si l'amour se trouvait sur sa route et qu'il n'y avait point de doute que cette jeune Française était bien

trop belle pour ne point rencontrer l'amour et voir tout à coup l'égide lui tomber des mains.

— D'autant, répéta M. Philopappos, que Mademoiselle est une ménade.

— Comment le savez-vous ? dis-je.

— Jeune homme, dit M. Philopappos, regardez-la.

Il est bien vrai que Marie, en cet instant, nous apparut comme une fille toute d'ardeur contenue et que son visage avait la beauté d'une rose près de s'épanouir au premier rayon de soleil qui la caressera.

— Ah ! Monsieur, m'écriai-je, mes maîtres de Chinon m'avaient souvent parlé du subtil Ulysse et de sa célèbre perspicacité. Il fallait que je vinsse en ce monastère des pentes de l'Hymette pour rencontrer son petit-fils !

Je frappai dans mes mains, j'appelai le cafetier ; je fis apporter des verres et du *ouzo* avec des olives noires et des petits amusements de bouche au poisson, au fromage, au hachis. Marie, que j'appelai, nous fit signe de la laisser à sa solitude. Et nous menâmes à cinq une conversation de jardin, où des propos sans conséquence alternaient avec des vues de très grande étendue sur le bonheur, la vertu, le devoir. Je remarquai que les dames d'Athènes avaient réponse à tout, non pas comme les dames de Chinon qui n'exprimaient guère que des pensées couramment reçues, mais en mettant dans leur jugement un à propos qui m'étonnait.

Je leur contai, en voilant les allusions trop claires à mes déboires, comment j'avais rencontré Marie sur un bateau juste au moment où nous naviguions entre Charybde et Scylla, comment j'étais tombé amoureux d'elle dans un coup de vertige et comment il semblait qu'elle préférât la science à l'amour.

Toutes ces dames parurent enchantées d'avoir à disputer d'un cas aussi curieux. Chacune donna son opinion, la développa avec des arguments excellents, et quand elles eurent toutes parlé je fus convaincu par l'une et par l'autre d'avoir manqué du sens des réalités.

— Mesdames, leur dis-je, croyez bien que les réalités m'ont été jusqu'à présent contraires. Toutefois, depuis hier, cette jeune fille donne des signes de bonheur et elle me conte que ses idées s'en vont au fil du vent comme des graines à aigrette.

— Eh bien, dirent ces charmantes étrangères, mettez vos idées à la place de celles qui s'envolent.

— Amies, dit M. Philopappos, laissons ces jeunes gens jouer leur destin. Et pour nous, allons sous les oliviers voir les lumières du ciel s'allumer au bout des branches.

Ils nous quittèrent. Les dames, en franchissant la porte de la cour, se retournaient, agitaient la main et me disaient dans un dernier sourire : « Bonne chance ! Adieu, soyez heureux ! »

Je rejoignis Marie qui s'était assise à l'entrée de la petite église.

— Que vous ont-elles dit, les belles Athéniennes ? me demanda-t-elle.

— Elles m'ont dit que vous étiez ravissante, que vous portiez la science devant votre cœur comme une égide et que...

— Et que ?

— Et que je n'avais pas le sens des réalités.

— Ah ! c'est bien jugé, dit Marie. Vous êtes un rêveur.

Elle se leva, elle pirouetta sur elle-même dans un éclat de rire et, nouant et élevant ses mains au-dessus de sa tête en un geste d'étirement :

— Mon Dieu, fit-elle, que je suis heureuse !

Je lui rappelai la définition du bonheur qu'elle m'avait plusieurs fois donnée, et comment elle m'avait affirmé que rien ne pouvait lui être plus agréable que d'apprendre le détail des daphnéphories ou le nom du genévrier consacré à Apollon. Elle cessa de rire et demeura songeuse.

— Pourquoi, lui dis-je, ne mesurez-vous pas au ruban métrique la façade de cette église ?

— Ne plaisantez pas mon ruban métrique, dit-elle, je lui dois un grand bonheur.

Je ne doutais pas qu'il ne s'agît de la joie qu'elle avait eue à mesurer le stylobate du Parthénon et je craignis que la présence de ce Philopappos ne l'eût ramenée à ses archéologies. Pendant ce temps, la nuit s'était levée autour de nous ; les grillons de l'Hymette commençaient leur concert ; l'air sentait la terre fraîche et le thym chaud.

— Venez, dis-je à Marie, allons nous perdre parmi les asphodèles dans la forêt du pays des nains.

Le chant d'un rossignol acheva de me mettre le cœur en déroute. Je tremblais, je butais dans les racines des oliviers ; les mots qui me venaient aux lèvres, je les avalais, j'en faisais un langage intérieur, et Marie ignorerait à jamais que, ce soir-là, je l'appelais « *ouzo* chéri, grillon de mon oreille, asphodèle, asphodèle... » Au lieu de lui tenir ce langage qui l'eût, par sa douceur, amenée à m'être amicale et tendre, je lui disais :

— Vous vous rappelez la nuit de Trophônios ?

— De Trophônios ? disait-elle sur le ton de l'étonnement,

— Oui. Vous me disiez alors : « La beauté d'un instant est dans la connaissance que nous avons des phénomènes qui le composent. »

— Moi, j'ai dit cela ?

— Hélas ! Et vous disiez aussi : « Le cœur ? Qu'entendez-vous par là ? »

— Le cœur... fit-elle.

Elle s'arrêta. Nous avons atteint un tournant de la montagne d'où l'on apercevait les lumières d'Athènes.

— Le cœur, reprit-elle, oui, c'est difficile d'expliquer ces choses-là. On apprend tout ; on connaît les causes et les effets ; on est formé au raisonnement scientifique ; on sait la famille, le genre, l'espèce, des êtres vivants...

— Les asioninés, les brachyotes...

— On sait aussi les dimensions des temples, de leurs colonnes, de leurs péristyles. Et puis, un jour, on est là, on mesure les degrés des Propylées, et tout à coup... tout à coup — on ne sait pourquoi, on ne saura jamais pourquoi — les effets sont sans cause, les choses n'ont plus de nom, on continue à mesurer le stylobate du Parthénon, on y éprouve une joie qui n'est plus seulement mathématique, qui est mêlée à la lumière du jour, à l'ardeur du soleil.

Elle s'adossa au tronc d'un olivier, elle joignit les doigts.

— Et toutes ces étoiles maintenant qui n'ont plus leur place dans les catalogues du ciel, dit-elle.

— Pourtant, dis-je, Andromède, Cassiopée...

— Non, non, fit-elle. Voyez-les : on les a dans la main, elles sont là au bout d'un fil à quelques mètres de nous, on jouerait avec elles. Ce ne sont pas les étoiles de mes livres.

Sa voix était si murmurante que j'avais peine à l'entendre. On eût dit une voix d'âme.

— Est-ce donc possible ? disait-elle. Y a-t-il d'une part la science qui met tout à nu, qui décrit, qui explique, et d'autre part les choses qui gardent leur secret ? Alors la science ment. Elle dit : Andromède est formée de cinquante-neuf étoiles qui sont de tel poids, de telle composition. Elle ne dit pas qu'Andromède, par une nuit de printemps, peut descendre dans les branches d'un olivier, peut faire battre le cœur d'une femme par la seule douceur de son langage d'étoile.

Elle fit quelques pas sur la terrasse où nous étions ; elle cueillait une fleur, la portait à ses lèvres ; elle caressait le tronc d'un olivier ; elle s'arrêtait, se penchait légèrement vers le vallon de la montagne d'où s'élevait le chant du rossignol.

Elle revint à moi.

— Ah ! murmura-t-elle, je découvre un monde...

— C'est peut-être...

— Chut !...

Nous regagnâmes Athènes sans échanger une parole, mais toutes les voix de l'Hymette nous accompagnaient.

X

Pour visiter Délos, nous devons prendre gîte dans l'île de Myconos, d'où l'on gagne en barque l'îlot d'Apollon.

Nous quittâmes le Pirée à l'heure où les monts de l'Attique se couronnent de roses. Aux balcons des maisons les linges de lessive se balançaient et se gonflaient dans le vent du matin. Les crieurs de gâteaux mêlaient leur voix à celle des marchands de fleurs. Et l'odeur de l'huile chaude apportait jusqu'au bastingage où nous nous accoudions l'adieu parfumé de l'Attique.

— Sentez, dis-je à Marie, c'est le parfum même de la Grèce ; et voyez ces balcons ornés de bidons de fer-blanc où s'épanouissent de larges œillets, d'où s'élèvent de bleus volubilis : c'est le visage de la Grèce ; écoutez ces cris tout en voyelles des marchands de poissons et des âniers fleuristes : c'est la Grèce, c'est la Grèce. Tout le reste n'est que fable. La comédie humaine se joue ici dans un décor de dieux, et les hommes y sont des hommes comme tous les hommes, avec, en plus, la gentillesse naturelle à la plus fine des races.

— C'est vrai, disait Marie, je ne les avais pas vus jusqu'à présent.

— Vous les regardiez trop pour les bien voir : rappelez-vous les dolichocéphales et les brachycéphales de la diligence de Livadia.

— Je ne me souviens pas, disait-elle.

Nous fîmes une navigation si plaisante qu'il semblait que nous fussions portés entre le ciel et l'eau. Nous apercevions de temps en temps une île montueuse, si légère en sa masse, si transparente, qu'on eût dit qu'elle était faite de la pâte sèche des nids de guêpes et qu'elle flottait sur les eaux.

— Il n’y a plus rien de réel en ces parages disait Marie. C’est à croire que l’on rêve.

Je cherchais sur la carte le nom des îles qui ornaient la mer.

— Voici Kéos et Kythnos, disais-je.

— Vous vous trompez, disait Marie, ce sont des îles sans nom.

Nous arrivâmes vers le soir à Myconos.

Ô chansons de mon enfance ! Je me crus transporté chez la *Dame Tartine* : nous nous trouvions devant une ville en sucre. Tout y était si blanc, les maisons, les clôtures, les moulins et les chapelles, que le regard ne savait à quel angle, à quel relief s’accrocher. Le sol même des rues étroites était fait de dalles passées au lait de chaux, qui ressemblaient à des pains azymes. Le mérite de briller aux yeux du passant était réservé à quelques balcons bleus et aux panaches verts de deux ou trois dattiers.

À peine avions-nous touché le quai de cette cité candide qu’un vieillard de bonnes façons se présenta à nous comme un ami du professeur Kikis.

— Spyridion, nous dit-il, m’a annoncé votre passage par notre île. Chaque jour, je vous attends. Enfin vous voici. Ma maison est la vôtre ; mes heures sont à vous. Je me nomme Loukas et je suis, Mademoiselle et Monsieur, votre ami.

Il nous mena par un dédale de rues tout en sucre et en farine jusqu’à sa demeure qui me parut taillée dans une blanche pâte de guimauve.

— Vous êtes chez vous, dit-il. Permettez-moi d’entrer.

Il fallut le prier de passer le premier comme s’il était notre invité. Il nous guida vers nos chambres, s’excusa qu’elles fussent sans tapis ni tentures : « Les puces ! » fit-il en levant les mains au ciel en signe de consternation. Il nous laissa à nos bagages et à notre toilette.

Pendant que je tirais de mes valises vêtements, chaussures et linge, et que j’envoyais le tout à droite, à gauche, au plafond et dans la cruche à eau au rythme de l’allégresse qui faisait sauter mon cœur, Marie dans la chambre voisine chantonnait une ritournelle qu’un passager du bateau n’avait cessé d’accompagner sur sa guitare : *Bar... baiani, Bar... baiani*.

« Elle chante, me disais-je, et elle ne se souvient plus des dolichocéphales, et elle ne veut pas connaître le nom des îles... Et nous

sommes, elle et moi, nous deux, ah ! nous deux, dans une île de conte oriental, et nous y avons un ami : c'est son ami à elle, mon ami à moi ; et il s'appelle Monsieur Loukas. Mais comment Kikis a-t-il su que nous venions ici ? Cher Kikis !... Ah ! c'est trop beau ! »

Dans mon enthousiasme, j'envoyai une de mes chaussures par la fenêtre ouverte ; elle tomba dans la rue ; un gamin qui passait la ramassa, me la renvoya adroitement ; je lui jetai deux ou trois drachmes ; il les saisit, s'éloigna à toutes jambes ; quelques minutes après, je l'entendis qui m'appelait : il était sous ma fenêtre, les bras chargés d'oranges et, l'un après l'autre, les beaux fruits lancés avec grâce passèrent de ses mains dans les miennes,

Je rejoignis M. Loukas qui nous attendait dans son petit jardin entre quatre murs blancs sous un néflier du Japon. Marie descendit à son tour. Elle portait une robe à fleurs d'une étoffe légère, que je ne lui avais jamais vue.

— Vous chantiez, lui dis-je.

— Ah ! dit-elle, je suis folle.

M. Loukas nous pria d'accepter un souper de pâtisseries et de confiseries qu'une enfant nous apporta sur un plateau de cuivre. Nous nous régalâmes de confitures de résine de lentisque et de confitures d'aubergines de l'île de Chio, de loukoums et de gâteaux au miel, et surtout de pâtes au sucre et aux amandes pilées dont les Myconiates sont fort gourmands. Marie, que j'avais toujours vue indifférente aux douceurs de bouche, mangeait comme trois, saluait d'une exclamation la résine confite du lentisque, et buvait du vin de l'île verre sur verre.

Mais nous étions las ; et après avoir conté à notre hôte comment M. Kikis était devenu notre ami, comment ce philologue était en retard de quatre siècles sur la langue d'Anatole France et comment ce retard ne nous avait pas permis de goûter tout le charme de sa compagnie, nous gagnâmes nos chambres.

— Bonne nuit, me dit Marie.

— Bonne ? fis-je. Ce serait ma première bonne nuit depuis Charybde et Scylla.

— Que voulez-vous dire ? fit-elle.

— Hélas, vous me le demandez !

— Je ne vous comprends pas.

— Dame !

— Bonne nuit, rêveur.

Je dormis bien, cela est vrai ; mais peut-on ne pas dormir d'un sommeil paisible dans une maison en pâte de guimauve au milieu d'une ville en sucre ?

Le lendemain, dès l'aurore, Marie était levée. Je l'aperçus dans le jardin de M. Loukas : elle s'était assise sous le néflier, elle tenait sur ses genoux une enveloppe cartonnée d'où s'échappaient des notes manuscrites, des papiers de toute sorte, qu'elle lisait avec soin. Comme elle en avait lu une bonne partie, je la vis qui saisissait la masse épaisse de ces feuillets et qui tentait de la déchirer. Elle faisait effort, elle tordait ses minces poignets ; les papiers résistaient. Puis, elle parut se raviser, elle rangea les feuilles froissées dans le carton et gagna sa chambre.

Peu après, je la retrouvai auprès de M. Loukas qui nous offrit un petit déjeuner de confitures et de gâteaux.

— Avez-vous bien dormi ? dis-je à Marie.

— Non, dit-elle, je me croyais débarrassée de toutes mes idées, mais vous ne sauriez croire combien les idées sont astucieuses : elles se glissent pendant la nuit dans le manteau cortical du cerveau...

— Dans le quoi ? fis-je.

— ...Elles apparaissent dans les centres psycho-sensoriels où on ne les attend pas ; elles prennent forme et langage, elles s'interpellent, elles se jettent de l'une à l'autre des idées-filles qui font un beau tumulte ; tout est à recommencer.

— Goûtez à ces confitures de fleurs d'oranger, dit M. Loukas, ce sont des gourmandises de demoiselle.

« Le manteau cortical, me disais-je en moi-même, les centres psychosensoriels. Ah ! la voilà de nouveau qui m'échappe. »

— Il faut aller à Délos, dit Marie.

Elle avait repris son visage de Delphes : les yeux inattentifs aux objets qui l'entouraient, le front chargé d'un souci studieux. Apollon visitait de nouveau son esprit ; cela n'était point douteux.

M. Loukas nous offrit de nous accompagner et de nous faire transporter par un marin de ses amis. Combien j'eusse été joyeux de cette expédition d'une île à l'autre sur une mer frisée, dans une barque à haute mâture et à moteur bien cadencé, si Marie ne s'était point occupée du manteau cortical de son cerveau !

Elle se tut pendant la traversée. M. Loukas nous expliquait la transparence de l'eau et les poulpes aux longs bras qui mollement s'y promenaient. Il leur donnait des noms grecs qui ressemblaient à des noms de fleurs. Je disais : « Oui, oui... Ah ! comme ils sont beaux, comme on aimerait les avoir pour amis, pour compagnons, quand on nage. Le promeneur a son chien ; le nageur aurait son poulpe. » Je parlais pour ne point m'entendre penser. À la vérité, j'avais l'âme en morceaux, le cœur fendu.

Nous touchâmes l'île de Délos, après l'avoir contournée en partie. Ce n'était rien qu'un îlot couvert d'une herbe pauvre, portant en son milieu un misérable amas de roches que M. Loukas nous nomma pour être le mont Cynthe où Artémis poursuivait la biche et le sanglier. Nous nous trouvâmes aussitôt dans un amas prodigieux de fûts de colonnes brisées, de socles sans statue, de dalles disjointes, qu'animaient de beaux lézards dorés et de longues théories de fourmis ; quelques fleurs essayaient de pousser leur tige et d'ouvrir leur corolle entre ces débris entassés : les plus nombreuses portaient des petits calices mauves, secs et sans parfum, qu'on eût dits découpés dans un papier de soie. Ce n'était point Delphes, loin de là. Les ruines étaient d'une sécheresse d'ossements : rien qui parlât à la sensibilité, qui portât à se laisser aller à tutoyer un marbre, à le caresser. Il fallait être nourri de traités et de catalogues pour s'émouvoir à la vue de ce néant pierreux.

Marie s'était élancée la première. Nous la vîmes courir d'un trait, en sautant d'un bloc à l'autre, vers un point de ce cimetière où s'élevait jadis, au dire de M. Loukas, le temple d'Apollon.

Je la rejoignis après avoir cueilli un bouquet de fleurs en papier et joué quelques instants avec un gros lézard qui croyait m'en apprendre au jeu de cache-cache.

Elle était assise sur un chapiteau gisant, les coudes aux genoux, le menton au creux des mains.

— Avez-vous, lui dis-je, découvert quelque trace du laurier d'Apollon ?

— Je n'ai rien découvert, dit-elle, parce que je n'ai rien cherché.

Elle poussa un soupir.

— Il est trop tard, fit-elle à voix basse.

J'essayais de la tirer de l'égarement où elle semblait se perdre. Je lui demandais s'il était vrai qu'Apollon eût reçu la visite de foules innombrables dans un espace où trois personnes pouvaient difficilement se perdre de vue, s'il était croyable que sa sœur Artémis eût chassé le sanglier entre quelques rochers qui eussent à peine rempli le champ de foire de Chinon.

Elle balançait la tête.

— Je ne sais pas, disait-elle, je ne sais plus.

Je l'invitai à m'accompagner vers un point du champ de ruines où l'on voyait de curieux animaux de marbre qui ressemblaient à des phoques de jardin zoologique attendant leur repas de poissons.

— À quoi bon ? dit-elle.

— Ces bêtes, dis-je, ont fait assurément l'objet de travaux archéologiques qui remplissent les bibliothèques du monde entier. Les délaisserez-vous ?

Elle secouait la tête de droite et de gauche.

— Trop tard, répétait-elle.

M. Loukas, de loin, nous appelait à grands gestes et nous criait des mots où nous distinguions qu'il s'agissait de nourriture.

— Allons, dit Marie en se levant avec une soudaine allégresse, il faut laisser cela.

— Cela ?

— Oui, dit-elle, ces choses mortes.

Elle me prit par la main et elle m'entraîna en mettant dans son geste une violence qui m'étonna.

— Venez, dit-elle, il n'y a rien ici pour nous.

M. Loukas avait apporté dans un panier un repas de sucreries et de pâtisseries avec des bouteilles de vin des îles. Harcelé par le soleil qui nous accablait sur cette terre sans ombre, inquiet des mystérieuses façons et des paroles singulières de Marie, je touchais à peine à ces pâtes écœurantes et à ces sirops de vin. Marie, au contraire, leur faisait fête et nous affirmait qu'elle retrouvait à Délos ses gourmandises de petite fille.

— Vous ne connaissez pas, disait-elle à M. Loukas, les pâtisseries de Poitiers ? Foi de gourmande, ce sont, Monsieur, les premiers de France.

En mangeant et en riant, elle nous parla de son enfance, de ses parents qui n'avaient jamais compris qu'elle s'intéressât à de vieilles pierres et à des fleurs mythologiques quand ses goûts d'enfant la portaient à l'espièglerie.

— Je n'aimais rien tant, disait-elle, que de grimper dans les arbres et d'y passer des heures, enfouie dans le feuillage pendant que ma mère m'appelait à tous les échos. Je ne pensais à rien ; je restais assise sur une branche et je m'écoutais vivre. C'était si bon !...

Je ne l'avais jamais entendue parler d'elle-même sur ce ton familier. Sa voix était dégagée de sa gravité habituelle ; elle plaisantait M. Loukas sur le goût qu'il portait aux pâtes de sucre et d'amandes pilées ; elle l'appelait « l'oncle Nougat ». Je fus effrayé de la quantité de verres qu'elle avalait et je craignis que le soleil, ajoutant ses feux à ceux du vin des îles, ne lui tournât la tête. Mais elle était alors d'une beauté éclatante : elle brillait, elle brûlait ; elle était, au milieu de ce champ de ruines, comme un jeune arbuste fleuri de pourpre, comme un buisson ardent.

Elle tournait le dos au chaos de marbre du sanctuaire d'Apollon ; elle regardait vers la mer. Les narines ouvertes, la tête légèrement renversée, elle aspirait la brise tiède qui venait des Cyclades, porteuse de parfums d'orangers, d'odeurs de fèves et d'orges vertes.

— Rentrons, dit-elle, allons retrouver la vie là où elle est : chez les vivants.

Elle sauta la première sur le pont de la barque et, quand nous fûmes à quelque distance du rivage de Délos, elle se tourna vers la terre que nous quitions et agita la main dans un geste d'adieu.

— Qui saluez-vous ainsi ? lui dis-je.

— Les années mortes de ma jeunesse.

XI

Le soir, M. Loukas s'excusa de ne point partager notre souper : il devait, nous dit-il, se rendre à une réunion politique chez des amis.

— Que la nuit vous soit douce ! fit-il en nous enveloppant d'un regard plein de bonhomie.

— Bonsoir, oncle Nougat, lui jeta Marie.

Nous restâmes seuls avec la petite servante qui nous apportait, non plus des pâtisseries, mais des rougets grillés, des brochettes d'agneau parfumées à l'origan, des salades cuites. Marie touchait à peine aux plats.

— C'est drôle, dit-elle, je suis tout émue.

— Moi aussi, dis-je.

— C'est, dit-elle, que nous sommes tristes de souper sans Monsieur Loukas.

— Sûrement, dis-je.

Nous mangions pour ne point faire de peine à la servante, mais à chaque bouchée nous buvions une gorgée de vin afin d'ouvrir une vole au poisson, à l'agneau, que notre gosier, serré par je ne sais quelle angoisse, refusait d'accueillir.

— Comme on est loin de Poitiers ! dit Marie.

— Et de Chinon, donc !

— Est-ce joli, Chinon ? dit Marie.

— Oh ! oui, dis-je, il y a des maisons, des rues, des boutiques...

— Ça doit être ravissant, dit Marie.

Enfin, les fruits arrivèrent. Nous épluchâmes nos oranges avec la hâte d'en finir au plus vite.

— Il y a des personnes, dit Marie, qui les partagent au couteau et les mangent à la fourchette.

— Oui, dis-je, mais c'est aller contre les desseins de la nature, laquelle a disposé l'orange en quartiers...

— Oh ! fit Marie, les desseins de la nature...

Il y eut de nouveau entre nous un silence que nos épaules, nos tempes, nos oreilles, supportaient difficilement.

— Vous vous appelez Jacques, je crois, dit Marie.

— Comme mon grand-père, dis-je. Mon grand-père était... heu... était mon grand-père, et il s'appelait Jacques.

— C'est curieux, dit Marie.

— N'est-ce pas ? fis-je.

Quand nous eûmes avalé, sur une dernière gorgée de vin, notre dernier quartier d'orange, Marie se leva et se dirigea vers l'escalier des chambres.

— Vous montez ? dis-je.

— Oui.

— Alors, bonsoir.

— Bonsoir, dit-elle.

Lorsqu'elle eut franchi deux marches, elle se retourna.

— Par une si belle nuit, dit-elle, je ne pourrai dormir.

— Eh bien, dis-je, faites une promenade. Il y a justement la lune ; vous l'aurez pour compagne.

Elle sauta du haut des marches, se plaça devant moi et, me fixant d'un regard presque dur :

— Venez, dit-elle.

Ô nuit de Myconos ! Nous allions par la blancheur bleutée des rues étroites et tournantes. Marie s'appuyait sur mon bras, et nos... ombres par moment se mêlaient en nous précédant, par moment glissaient auprès de

nous contre les maisons endormies. Nous nous taisions ou, si nous hésitions à un carrefour, c'est à voix chuchotante que nous délibérions de la route à suivre. Entre les murs blancs, entre les façades blanches, le ciel paraissait noir, la lune et les étoiles étaient clouées à quelques mètres au-dessus de nous. Comme nous débouchions sur une petite place entourée de chapelles, Marie baissa brusquement la tête.

— Ah ! fit-elle, j'ai eu peur de heurter du front l'*alpha* d'Orion.

— Qu'est-ce que c'est ? dis-je.

— Voyons, dit-elle, vous ne connaissez pas l'étoile Bételgeuse ?

J'eus un frisson : je me rappelais Cassiopée, Andromède... Mais il passa vite à cause de la chaleur de ce bras de jeune fille sur mon bras.

Ainsi nous marchions en murmurant des riens, pour n'avoir pas à nous arrêter, à parler. Soudain, dans le silence de lait où nous menions nos pas, nous entendîmes le chant grave de plusieurs voix d'hommes qui semblait venir d'une maison proche. Nous aperçûmes une fenêtre basse faiblement éclairée ; nous nous approchâmes et nous reconnûmes M. Loukas au milieu d'un groupe de chanteurs : ils se tenaient en demi-cercle devant une photographie épinglée au mur de la pièce sous la lumière d'une douzaine de bougies, et dans laquelle Marie vit le portrait du prétendant au trône, Georges de Grèce. Et ils chantaient comme devant une icône.

— Est-ce émouvant ! dit Marie.

— De quel conte sommes-nous, ce soir, les personnages ? dis-je.

— Cela dépendra de nous, dit-elle.

Elle se serra davantage contre moi ; nous reprîmes notre course muette, et bientôt nous atteignîmes une plage étroite, au pied de cinq moulins lunaires.

— Me voici arrivée, dit Marie, au seuil du bonheur.

Elle s'étendit sur le sable ; je m'assis auprès d'elle. Elle me prit la main.

— Jacques, dit-elle.

— Ah ! m'écriai-je, est-ce possible ?

— Jacques, reprit-elle, voulez-vous que nous nous taisions ensemble devant la mer sans nom sous des étoiles sans nom ?

— Marie, murmurai-je, Marie, j'ai tant de choses à vous dire !

— Taisons-nous, que je sente la vie, la vie vivante chasser de moi toutes les choses mortes, les Orion, les Bételgeuse, qui occupent encore les replis du manteau cortical de...

— Oui, oui, dis-je, taisez-vous !

Il n'y avait plus de minutes, plus d'heures ; notre silence dura le temps que met la mémoire à franchir le seuil étroit de l'oubli. À la fin, Marie me dit :

— Maintenant il va falloir tout apprendre : ce que les fleurs ne sont pas, ce que les pierres ne sont pas, comment les nuages ne sont rien d'autre que des nuages du ciel.

— Je vous aiderai à apprendre cette science-là, dis-je, je vous enseignerai à ne pas savoir : j'y suis très fort.

— Et je connaîtrai cette âme des choses qui n'est pas dans les traités, dans les recueils, dans les catalogues ?

— Vous la connaîtrez.

Elle me conta alors comment elle avait eu soudain la révélation d'un monde nouveau au moment même où nous mesurons ensemble le stylobate du Parthénon, comment tout à coup le marbre lui avait semblé moins froid, comment elle eût aimé le caresser et lui parler, comment elle n'avait point osé et comment, dans cet instant-là, M. Thomas lui était apparu comme un mannequin bourré de son qui se balançait entre deux colonnes en se vidant de toute sa poussière intérieure.

— Et puis, ajouta-t-elle, vous aviez posé votre main sur la mienne...

En disant cela, elle caressait ma main, elle la portait contre son cœur.

— Alors...

— Alors ?

— Alors, dit-elle, j'ai senti que la raison était bien faible et qu'elle n'expliquait pas tout.

La mer clapotait à petits coups de vagues ; les grillons des terres voisines jouaient de tous leurs grelots. Je posai ma joue sur l'épaule de Marie ; elle posa la main sur mon front.

— Et le laurier d'Apollon ? dis-je.

— Nous en ferons une couronne, dit-elle.

Elle se redressa légèrement, pencha vers le mien son visage que la lune éclairait.

— La couronne de notre amour, voulez-vous ? dit-elle.

— Marie...

— Jacques...

FIN

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Bzhqc

1. [↑](http://fr.wikisource.org) <http://fr.wikisource.org>

2. [↑](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr) <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr>

3. [↑](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html) <http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html>

4. [↑](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur) http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur